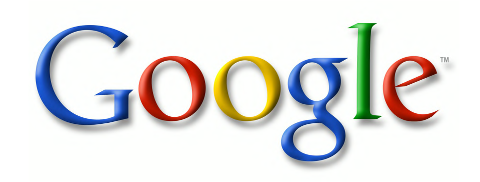


LETTRES HISTORIQUES

SUR LA

MÉDECINE CHEZ LES INDOUS

PAR

G. LIÉTARD

Docteur en médecine,
Ancien interne des hôpitaux et lauréat de la Faculté de Strasbourg,
Lauréat de l'Université,
Membre de la Société asiatique de Paris et de la Société d'anthropologie,
Correspondant de la Société des belles-lettres, sciences et arts d'Orléans,
et de la Société d'émulation des Vosges,
Médecin aux eaux de Plombières.

Extrait de la Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie.

Il sera trop tard pour étudier les hommes, quand il n'y aura plus sur la terre que des Européens.

(A. RÉMUSAT.)

PARIS
VICTOR MASSON ET FILS
PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
1863



LETTRES HISTORIQUES

SUR LA

MÉDECINE CHEZ LES INDOUS

Ces Lettres ont paru d'abord dans la GAZETTE HEBDOMADAIRE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE;

Puis il en a été tiré :

300 exemplaires sur papier ordinaire,
20 exemplaires sur papier chamois.

Paris. — Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

LETTRES HISTORIQUES

SUR LA

MÉDECINE CHEZ LES INDOUS

PAR

LE Dr LIÉTARD

ancien interne des hôpitaux de Strasbourg, lauréat de l'Université,
lauréat de la Faculté de Strasbourg,
membre de la Société asiatique de Paris,
correspondant de la Société des belles-lettres, sciences et arts d'Orléans,
médecin aux eaux de Plombières.

PARIS

VICTOR MASSON ET FILS

PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE

1862

A M. LE D[r] A. DECHAMBRE

rédacteur en chef

DE LA GAZETTE HEBDOMADAIRE DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE.

Monsieur et très-honoré confrère,

Vous avez bien voulu accorder aux quelques pages que voici l'hospitalité de votre estimable journal. Aujourd'hui qu'elles reparaissent sous une autre forme, je suis tout heureux et tout fier de les placer de nouveau sous votre bienveillant patronage.

Veuillez donc en agréer la dédicace, ainsi que l'assurance de mes sentiments infiniment distingués.

Votre dévoué confrère.

D[r] G. LIÉTARD.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

> Il sera trop tard pour étudier les hommes, quand il n'y aura plus sur la terre que des Européens.
>
> (A. RÉMUSAT.)

En 1858, je terminai mes études médicales par une thèse inaugurale intitulée : ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA MÉDECINE CHEZ LES INDOUS. Ce travail, nécessairement fort imparfait, mais, le premier en France sur la question, fut accueilli mieux que je ne pouvais l'espérer. La faculté de Strasbourg m'accorda le prix de thèse annuel, et, en 1860, S. Ex. M. le ministre de l'Instruction publique m'adressa une lettre de félicitations et d'encouragement.

Je fis nécessairement, dans tout cela, une très-grande part à la nouveauté et à l'originalité du sujet ; je compris que les questions historiques, malgré les tendances pratiques de notre époque, continuent d'intéresser, comme elles intéresseront toujours, les esprits élevés.

Je regardai alors comme un devoir de poursuivre mes investigations dans le sens où je les avais commencées. De nouveaux renseignements m'arrivèrent, et les documents dont je disposais, primitivement fort restreints, se multiplièrent peu à peu et s'accrurent très-notablement.

D'un autre côté, les procédés de la critique moderne m'apparaissant comme la seule base possible des travaux analogues à ceux qui exerçaient sur moi tant d'attrait, je compris qu'avant de pouvoir donner sur la médecine, dans l'Inde antique, un travail suffisamment complet, il me faudrait consacrer de longues heures à des études très-variées.

Néanmoins, comme il ne s'agissait pas d'une de ces mines scientifiques où les travailleurs abondent sans cesse, mais bien d'un filon inexploré, dans lequel personne, en France, ne semble jusqu'ici sérieusement engagé, j'ai cru qu'il serait utile, tout en poursuivant mes recherches, de mettre en lumière, successivement, ceux des résultats obtenus qui ont le caractère des faits à peu près définitivement acquis. C'est là ce qui explique la présente publication, dans laquelle je n'ai eu d'autre but que de donner une idée générale de la médecine et du médecin chez les Indous.

N. B. Les lettres majuscules insérées dans le texte, entre parenthèses, correspondent aux notes placées à la fin du volume.

PREMIÈRE LETTRE

Le dieu de la medecine chez les Indous. — Les Centaures et les gandharvas. — Dhanvantari et le Centaure Chiron.

Contribution à l'histoire de la médecine pendant la période mythique.

« Ce qu'on recherche dans l'histoire de la philosophie, c'est beaucoup moins de la philosophie proprement dite que de l'histoire. » Ces paroles, placées par M. E. Renan au début d'un livre sur Averroès, considéré comme philosophe, pourraient fort bien, en changeant les termes, servir d'épigraphe à une étude médicale sur Averroès ; à plus forte raison dois-je, au début de ce travail, m'empresser de le dire : on y trouvera peut-être de l'histoire ; mais la pratique journalière n'en tirera guère de profit. Je ne craindrai même pas d'avouer que cette recherche du passé pour lui-même, cette sorte d'enquête rétrospective sur des faits et des idées qui furent la vie de nos prédécesseurs dans l'art médical, ces fouilles indiscrètes au milieu des plus poudreux débris des premiers âges, ont pour moi un charme qui s'accroît chaque jour. J'y vois comme le

côté poétique de la médecine, dont l'exercice est presque toujours si accablant de positivisme; je me sens doucement entraîné à suivre les efforts heureux ou infructueux de nos laborieux ancêtres; j'essaye de me représenter la société où ils vécurent, leurs espérances, leurs illusions, leurs naïves erreurs, et surtout cette foi si énergique et si fière que les progrès de la science ont justement limitée, mais peut-être trop souvent refroidie.

Les études mythologiques sont, jusqu'en ces derniers temps, restées presque complétement stériles. Sous l'influence de causes nombreuses que je n'ai pas à examiner, les travaux qui s'y rattachaient ne découvraient jamais la question sous son véritable jour. Parmi ceux qui s'en occupaient, les uns, et la race n'en est pas éteinte, n'ont vu jusqu'ici dans la mythologie qu'un ensemble plus ou moins intéressant de biographies fabuleuses ou ridicules, qu'un tissu bizarre d'événements impossibles, résultats des extravagances d'imagination des premiers peuples; d'autres, plus sérieux, y cherchaient toujours et partout des faits historiques, déguisés ou embellis de génération en génération; d'autres enfin vivent encore avec la persuasion intime que sous ces mythes sont enfermés, comme sous une gangue brillante, des trésors de connaissances, témoignages enfouis de la sagesse primitive.

Voici cependant que, sous l'influence d'une science nouvelle, aussi lumineuse que féconde et qui promet pour l'avenir des résultats immenses, la philologie comparée, voici, dis-je, que les mythes antiques commencent à quitter l'enveloppe qui les soustrayait jusqu'ici à l'analyse des érudits.

La philologie comparée nous apprend que les peuples indo-européens, jadis réunis en une seule famille, ont emporté chacun de leur côté, en se séparant, avec les débris d'un idiome commun, un système de mythes qui peignaient, sous les brillantes couleurs de la poésie, instinctive chez ces premiers peuples, l'impression produite sur eux par le spectacle

des grands phénomènes naturels, et probablement aussi les quelques faits de leur histoire, simple alors comme leurs mœurs et leurs esprits. Quelques mythes ont été analysés et profondément scrutés. Les travaux allemands, auxquels se rattachent les noms trop peu connus chez nous des Grimm, des Kühn, des Aufrecht, etc.; les œuvres de Max Muller en Angleterre, de Bergmann en France, etc., ont répandu sur ces horizons obscurs des jets de lumière, montré aux trop rares personnes que ces questions intéressent le chemin à suivre et prouvé la possibilité de tout expliquer un jour.

La question qui m'occupe en ce moment se rattache en grande partie à l'un des mythes les plus intéressants parmi ceux que la science explique, celui du *breuvage céleste*, au sujet duquel j'indique plus bas quelques sources à consulter. Voici cette question, formulée en une sorte de proposition : *Les Centaures, chez les Grecs, correspondent aux Gandharvas, dans la mythologie sanscrite; le dieu de la médecine indoue, Dhanvantari, correspond à Chiron; il est, comme lui, centaure, médecin, chirurgien, musicien, archer*. Si ce n'est un seul et même personnage, ce sont au moins deux personnages liés par la plus étroite parenté.

La philologie comparée, qui a pour ainsi dire créé la mythologie comparée, et vers laquelle je me vois toujours forcé d'entraîner le lecteur, va m'être d'un grand secours pour la résolution du problème proposé. Ouvrons un dictionnaire grec : au mot Κένταυρος, nous voyons qu'on donne pour étymologie Κεντέω, ταῦρος. Il ne faudrait pas être bien exigeant pour se contenter d'une semblable explication. Si, au contraire, nous comparons entre eux les deux mots Κένταυρος en grec et *Gandharvas* en sanscrit (*dh* indiquant seulement, faute de caractère propre en français, le *d* aspiré), nous leur trouverons, à première vue, une certaine ressemblance physionomique. Sans entrer dans des détails philologiques qui n'intéresseraient peut-être pas tous ceux qui me liront, je me contenterai d'ajouter

que le savant philologue Kühn a prouvé qu'il y a, au point de vue de la structure étymologique, identité parfaite entre les deux mots.

Que devons-nous conclure de là? Que le mythe auquel se rattachent les *Gandharvas-Centaures* faisait partie du fonds commun que les peuples indo-européens possédaient déjà avant leur séparation, et que les différences entre les traditions grecques et les traditions indoues sont dues, je ne dirai pas au perfectionnement, mais plutôt à la détérioration du mythe après la séparation des races (1). Dhanvantari, dieu de la médecine, qui fait partie des Gandharvas, les rappelle complétement par son nom, qui signifie *armé de l'arc* (*dhanvan*, arc). Ajoutons encore que les Védas citent un gandharva du nom de Hasta (sanscrit *Hasta*, main), qui, par son nom, s'identifie tout à fait à Chiron (grec χείρ, main).

Voilà donc, par leur nom commun et les dénominations particulières, les Centaures et les Gandharvas rapprochés les uns des autres aussi complétement que possible. Cherchons encore d'autres points de contact.

Quelles étaient, dans la mythologie indoue, les fonctions des Gandharvas? *Tireurs d'arc* et *médecins*, puis, plus tard, remarqués surtout comme composant le corps des *musiciens célestes*, ils jouèrent encore un autre rôle. « Les Gandharvas, dit le » baron d'Eckstein (2), instruisent les Aryas, leurs disciples, » dans l'antre de la forêt de leurs montagnes. Leur sagesse est » celle de la Guhâ. » (Sansc., *guha*, antre.) Dhanvantari, qui passe pour avoir dicté le grand ouvrage intitulé : *Ayurvéda*, attribué à *Suçruta*, et qui a été l'objet d'un travail de notre part, devient donc, par son enseignement, l'équivalent du centaure Chiron.

(1) Les mythes, nés de l'instinct spontané des peuples, sont rebelles au perfectionnement comme tous les produits instinctifs; le temps ne peut que les défigurer.

(2) *Cosmogonie de Sanchoniaton*, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1859.

La mythologie comparée, qui, aujourd'hui encore, n'avance qu'avec hésitation dans le dédale des traditions mystérieuses que l'imagination exubérante, l'instinct poétique de nos premiers aïeux nous ont transmises, peut néanmoins affirmer, avec une certaine assurance, avons-nous déjà dit, que la plupart des mythes primitifs se rapportent aux phénomènes naturels qui durent frapper de stupéfaction les premiers hommes. Voici où l'on en est au sujet de la question qui nous occupe. Les Gandharvas étaient, disent les Védas, préposés à la garde de l'*amrita* (gr. ἀμβρόσιος, ambroisie, breuvage céleste), qu'ils défendaient à l'aide de l'arc et des flèches. Or, d'après Kühn, l'amrita n'était autre que la pluie du ciel, dont la fécondité, toujours si précieuse pour des peuples pasteurs, les avait amenés à regarder la pluie d'orage comme une liqueur céleste, donnant, par conséquent, l'immortalité (*amrita*, de *a* privatif; *mri*, mourir). Les *Gandharvas-Centaures* deviennent, sous la forme de chevaux-nuages, comme on les nomme souvent, les gardiens de l'eau céleste, dont Dhanvantari personnifie, sans doute, la force vivifiante et la puissance qu'elle a de *guérir* la sécheresse des pâturages. Tel serait, à son origine, le mythe qui, de transformations en transformations, a fini par aboutir à l'histoire du centaure professant la médecine au fond d'une caverne de la Thessalie. Il n'est pas inutile de se rappeler ici que, d'après la mythologie grecque, les centaures étaient fils d'Ixion et du *Nuage*.

D'après un chapitre du *Mahâbhârata* relatif au fameux barattement de la mer, on vit, à la fin de l'opération, sortir de l'Océan Dhanvantari, tenant dans sa main un vase blanc qui contenait l'*amrita*.

Nous avons déjà vu comment, dans les traditions mythologiques grecques, le mythe primitif se détériora progressivement ; il ne se conserva pas mieux dans les traditions indiennes. Les Gandharvas furent surtout regardés comme les musiciens célestes par la mythologie relativement moderne, à l'exclusion

de leurs attributions primitives. Dans l'ouvrage médical cité plus haut, l'*Ayurvéda* de Suçruta, Dhanvantari, qui a subi l'influence anthropomorphique d'où découla plus tard, surtout en occident, tout un système d'interprétations, est appelé Kaçiraja (roi de Kaçi, *Bénarès*), où il était descendu pour enseigner la médecine. On le nomme souvent le médecin par excellence, l'égal d'Indra, etc. Rien ne rappelle ses liens de famille avec les Gandharvas, qui, eux-mêmes, sont devenus des êtres malfaisants, et qu'on rencontre associés aux démons, aux vampires, aux esprits impurs dont l'influence pernicieuse amène les maladies que la médecine de Dhanvantari apprenait à guérir. J'ajouterai, pour terminer, que les remarques précédentes tendent à confirmer l'opinion à laquelle je me suis rallié relativement à l'âge de l'*Ayurvéda* (1), opinion qui, contrairement aux assertions du docteur Hessler, rapporterait l'ouvrage de Suçruta aux environs du commencement de l'ère chrétienne (A).

Bibliographie :

Kühn, *Die Herabkunft des Feuers und des Gœtterstranks, ein Beitrag zur vergleichenden Mythologie der Indo-Germanen.* In-8. Berlin, Dummer, 1859.

Les mythes du feu et du breuvage céleste, revue germanique, t. XIV, p. 539-541.

Journal asiatique, août-septembre 1859.

Max Müller, *Mythologie comparée*, traduct. française, p. 80-81.

Suçrutas, *Ayurvedas*, passim.

(1) Voy. Liétard, *Essai sur l'histoire de la médecine chez les Indous*, édit. in-8, p. 30-33.

DEUXIÈME LETTRE

Origine et développement de la médecine indoue.

I

PÉRIODE VÉDIQUE : RÔLE DES RISHIS CHEZ LES ARIENS.
HYMNES CONJURATOIRES.

L'origine du peuple indou, l'histoire des premières périodes de sa vie ont, dans ces dernières années, occupé tout particulièrement les savants; et si aujourd'hui la science n'est pas encore complétement fixée sur ce sujet, certains points importants sont néanmoins définitivement acquis. C'est ainsi qu'on regarde comme n'étant plus guère contestable qu'à une époque très reculée, approximativement fixée au xve siècle avant Jésus-Christ, un peuple pasteur, formé de l'agglomération d'un grand nombre de tribus, franchit les frontières nord-ouest de l'Inde pour descendre le long des vallées du Caboul et de l'Indus, d'abord dans le Pendjab, puis dans le bassin du Gange. Ces peuplades, dont l'ensemble est connu historiquement sous le nom d'*Ariens* (*arya*, vénérable), laissaient derrière elles, dans ces contrées qu'elles venaient d'abandonner,

d'autres tribus également nombreuses, plus avancées peut-être en civilisation et constituant les *Iraniens*. d'où descendirent plus tard les Mèdes et les Perses, mais dont nous n'aurons pas à nous occuper.

On estime que cette première émigration des Ariens dura environ mille ans, pendant lesquels ils eurent à lutter avec les populations aborigènes, différentes de race. Celles-ci, une fois vaincues, ou bien se retirèrent dans les vallées peu accessibles que protégeaient les montagnes voisines, où il en reste sans doute encore des débris, ou bien acceptèrent le joug et formèrent dans la suite la caste méprisée des Çoudras. C'est alors que finit la période dite védique et que commença la période brahmanique, pendant laquelle s'établit et brilla, dans toute la splendeur de sa civilisation, de son développement intellectuel, de sa forte organisation politique, cette grande nation indoue sur laquelle il nous reste encore tant à apprendre.

Mais revenons sur nos pas, et, nous rapprochant du sujet qui nous occupe plus spécialement, cherchons à pénétrer dans l'intimité de ce peuple, à l'âme encore si jeune, aux mœurs encore si naïves.

Entièrement adonnés à la vie pastorale, avant de quitter les rives du Caboul pour pénétrer dans l'Inde, les Aryas formaient un grand nombre de familles ou de petites tribus se suffisant à peu près chacune à elle-même, et sans un lien politique bien consistant. Le *Rig-Véda*, le plus ancien de leurs livres sacrés, celui précisément qui nous peint cette période si reculée de leur histoire, montre ce peuple pratiquant le culte de la nature sous sa forme la plus simple : la religion consiste en offrandes faites par les *rishis* (sanscrit *rishi*, homme pieux, saint), ou même par les chefs de famille. Les vieillards gardaient dans leur mémoire, pour les transmettre à leurs fils, les hymnes ou chants sacrés dont un grand nombre, échappé aux injures du temps, font revivre aujourd'hui pour nous dans ous ses détails le tableau si intéressant des premiers jours

d'un monde frère du nôtre. Sous la direction de chefs librement choisis, chacun s'adonne à la culture des pâturages, au soin des troupeaux, probablement aussi aux dangereux hasards de la guerre contre les tribus voisines.

Mais voici que, sous l'influence de causes puissantes encore peu connues aujourd'hui, sans doute de profondes dissidences religieuses, toute la nation s'ébranle, et, quittant les Iraniens ses voisins, entreprend ce gigantesque mouvement de translation dont nous avons parlé plus haut. Les soucis de l'émigration succèdent à toutes les autres préoccupations; les dangers inévitables auxquels on est chaque jour exposé font recourir plus souvent à la protection des dieux et surtout d'Indra, ce Jupiter oriental (le culte de Brahma et de la trinité indienne n'est pas encore en vigueur). Le chef de famille, qui jusqu'ici était le prêtre de sa maison, n'a pas toujours assez de loisirs pour offrir lui-même le sacrifice aussi souvent que sa conscience le lui prescrirait; alors les poëtes, les *rishis*, qui, mieux que les autres, connaissent les chants religieux et les rites sacrés, deviennent des personnages plus importants de jour en jour. « La terre étrangère donne un saint attrait à ce » qui vient de la patrie, et c'est pour cela que ces familles de » chantres devinrent des familles de prêtres, dont l'influence » se concentra de plus en plus à mesure que le peuple s'éloi- » gnait de son sol natal, qu'il avait à soutenir plus de guerres » au dehors et que, par conséquent, il oubliait davantage ses » anciennes institutions. » (Weber, *Histoire de la littérature indienne*, traduction Sadous. Paris, Durand, 1859, p. 74.) — Nous voyons déjà poindre ici l'origine de cette puissante caste des brahmanes dont l'autorité sans rivale domine toute l'histoire du peuple indou (B).

Le brahmane, en effet, va personnifier désormais un pouvoir théocratique d'un absolutisme radical, absorbant la vie intellectuelle de l'État tout entier, dictant des lois remplies des priviléges qu'il se réserve. De là aux rites secrets, aux initia-

tions mystérieuses, aux prétentions charlatanesques à une inspiration directe, il n'y a qu'un pas, qu'il ne tarda pas longtemps à franchir.

En quoi avait consisté l'art de guérir durant les dix ou douze siècles que nous venons de parcourir? Disons d'abord que, parmi les documents littéraires qui datent de cette époque (sinon pour la rédaction, du moins pour la composition), c'est-à-dire les *védas*, il ne se trouve aucun traité spécial relatif à la guérison des maladies. Il est, d'ailleurs, prouvé qu'on recourait déjà à l'usage des médicaments; mais on accordait surtout sa confiance aux invocations, aux hymnes conjuratoires. Les brahmanes, agissant aisément sur l'imagination de ce peuple mystique, enthousiaste, faisaient accepter comme très naturelle la facilité de leurs relations avec les puissances divines et, jusqu'à un certain point, leur influence décisive sur les intentions des divinités, car, comme nous l'avons dit ailleurs, « la puissance passe de la divinité dans la formule, qui finit par acquérir un pouvoir magique. Un dieu invoqué selon les règles, *conceptis verbis*, ne peut guère ne pas céder. » Plus tard, nous verrons les Indous, comme d'ailleurs les Grecs d'Homère, adresser des injonctions menaçantes aux dieux qui n'exauceront pas leurs prières.

Les *Védas*, et surtout le quatrième, l'*Atharvavéda*, renferment un certain nombre d'hymnes qui ont pour but la guérison des maladies, la préservation des maléfices, l'éloignement des fléaux épidémiques ou même la résurrection des morts, comme le prouve un hymne du *Rigvéda*, dont voici le début :

« Ton âme, qui est allée au loin dans la contrée de Yama
» (dieu de la mort), nous la rappelons pour qu'elle revienne
» ici dans ta maison, à la vie.

. . . .

» Ton âme, qui est allée visiter au loin la terre aux quatre

» parties, nous la rappelons pour qu'elle revienne ici dans ta » maison, à la vie.

» Ton âme, qui est allée au loin dans l'Océan et ses flots » écumeux, nous la rappelons, etc. » (*Rigvéda*, section VIII, hymne 13.)

L'hymne suivant, bien que nous le tirions de l'*Ayurvéda* de Suçruta, ouvrage exclusivement médical, semble néanmoins avoir été composé dans les premiers temps de foi naïve, dont il respire la douceur et la simplicité. Il est destiné à hâter un accouchement :

« Que l'ambroisie, la lune, le soleil et les chevaux d'Indra » daignent venir protéger ta demeure, ô toi qui souffres sur ce » lit de travail ! Que cette ambroisie, sortie des eaux pro- » fondes, te débarrasse sans danger de ton enfant ! Que le dieu » du feu, le dieu des tempêtes, le soleil et Indra, et avec lui » tous les dieux qui ont en leur pouvoir le sel et l'eau, » viennent te soulager ! Le bœuf s'est délivré du lien qui le » retenait, le rayon a quitté le soleil et est devenu libre ; toi » aussi, jeune enfant, délivre-toi sans hésiter et sors, sors sans » crainte. » (*Ayurvéda*, Chikitsitasthana, ch. 15, édition de Calcutta, 1836, t. II, p. 62.)

Nous avons dit plus haut que le quatrième *véda*, l'*Atharva-véda*, renferme en plus grand nombre que les trois autres des hymnes incantatoires. Cela tient sans doute à ce qu'il est plus moderne et reflète des préoccupations moins exclusivement pieuses, ou du moins d'une piété moins désintéressée. Ce qui tend à la confirmation de cette opinion, c'est, entre autres raisons, le ton arrogant de quelques-uns de ces hymnes, où l'on reconnaît bien plutôt le trafic éhonté d'un pouvoir imaginaire que la confiance aveugle de la foi simple et sans détours. L'exemple suivant servira à montrer comment au prêtre succède l'exorciste :

« Je te sauve et te fais vivre par ce breuvage, te délivrant » de la maladie inconnue qui te dévore, de la phthisie qui te

» consume. Quand l'accès de fièvre viendra te prendre et te » saisir, qu'Indra et Agni te préservent et t'en défendent. »

« Si la vie du malade a disparu, si elle est anéantie ou si » elle n'est que dans le voisinage de la mort, je le retire du » sein même du néant, sans la moindre atteinte, et je lui » assure encore cent automnes. »

Ceci est un document positif, démontrant que, pendant la période védique, les brahmanes mêlaient à leurs prières des pratiques médicales plus ou moins rationnelles, et l'usage des médicaments, préparant ainsi cette sérieuse doctrine dont nous parlerons plus tard et qui repose nécessairement sur une longue observation. Il ne faut pas oublier non plus que les sacrifices d'animaux, fréquents dans la religion védique, avaient appris, jusqu'à un certain point, aux brahmanes l'anatomie grossière, ainsi que le prouvent les listes assez exactes d'organes insérées dans divers hymnes.

Les Indous védiques ne brûlaient pas leurs morts; un hymne très curieux que nous allons citer en entier prouve qu'ils les enfouissaient. Ce fut donc plus tard que put commencer, avec l'habitude de brûler les morts, cette odieuse pratique qui condamnait la veuve à périr sur le bûcher du mari. Voici le document dont nous parlons :

« Levez-vous, entourez celui que le temps a frappé, et, suivant votre âge, faites des efforts pour le soutenir. Que » Tvachtri, distingué par sa noble lignée, soit touché de votre » piété et vous accorde une longue vie.

» Laissez approcher avec leur beurre onctueux ces femmes » vertueuses qui possèdent encore leur époux. Exemptes de » larmes et de maux, couvertes de parures, qu'elles se lèvent » devant le foyer.

» Et toi, femme, va dans le lieu où est encore la vie pour » toi. Retrouve dans les enfants qu'il te laisse celui qui n'est » plus. Tu as été la digne épouse du maître à qui tu avais » donné ta main.

» Je prends cet arc dans la main du trépassé, pour notre » force, notre gloire, notre prospérité. O toi, voilà ce que tu » es devenu! Et nous, en ces lieux, puissions-nous être des » hommes de cœur et triompher de nos superbes ennemis!

» Va trouver la terre, cette mère large et bonne qui s'étend » au loin. Toujours jeune, qu'elle soit douce comme un tapis » pour celui qui a honoré les dieux par ses présents. Qu'elle te » protége contre Nirriti (divinité du mal).

» O terre, soulève-toi. Ne blesse point ses ossements. Sois » pour lui prévenante et douce. O terre, couvre-le, comme » une mère ses enfants du pan de sa robe.

» Que la terre se soulève pour toi. Que sa poussière t'enve- » loppe mollement. Que dans ces maisons chaque jour coule » le Ghrita; qu'elles te présentent un asile.

» J'amasse la terre autour de toi; je forme ce tertre pour » que tes restes ne soient point blessés. Que les Pitris gardent » cette tombe. Que Yama creuse ici ta demeure. » (*Rigvéda*, traduction Langlois, t. IV, p. 160; *Revue germanique*, t. XV, p. 508.) (C).

II

PÉRIODE BRAHMANIQUE : LES BRAHMANES ET L'AYURVÉDA. CASTE DES VAIDYAS.

Les vagues renseignements qui précèdent résument tout ce que nous savons et sans doute à peu près tout ce que nous saurons de l'histoire médicale indoue pendant la période védique; mais voici venir le moment où l'art formera un corps de doctrines, où les productions scientifiques et l'enseigne-

ment public répandront dans la caste privilégiée, et même plus tard dans les autres castes, les connaissances réservées jusque-là à quelques adeptes. Ces nouveaux développements de l'art de guérir seront surtout favorisés, comme ceux de tous les éléments civilisateurs, par la pacification du pays, la prise de possession définitive des contrées nouvellement envahies, la défaite et la soumission partielle des populations aborigènes. Nous touchons à l'heure où la nation brahmanique, sous l'influence incessante et irrésistible de la caste des prêtres, arrive au milieu des douceurs de la paix, des avantages d'une industrie largement développée, des charmes et du bien-être de la vie agricole, qui a succédé à la vie pastorale, à une régularisation presque parfaite des éléments sociaux.

Néanmoins, longtemps encore, la vie intellectuelle des Indous sera concentrée dans la caste sacerdotale, et c'est chez elle que nous trouverons toujours les plus célèbres représentants de l'art médical. Le prêtre, qui savait invoquer la divinité selon les rites pour éloigner ou guérir les maladies, sera aussi en possession de tous les secrets de la science. Mais si, lorsqu'il ne s'agissait que d'invocations, chaque prêtre pouvait, par cela seul qu'il était prêtre, intervenir auprès du dieu, son rôle deviendra plus difficile quand il s'agira de connaissances acquises, de résultats de la tradition, de données scientifiques. Nous verrons alors se dessiner des individualités, des *célébrités*, comme nous dirions aujourd'hui (1). C'est donc d'après les ouvrages dogmatiques et les documents historiques, respectés par le temps et transmis jusqu'à nous, que nous allons établir dans la suite de ce travail ce que furent le développement, la physionomie, les procédés, les progrès, les erreurs, etc., de la médecine pendant cette seconde période, que nous nommerons brahmanique.

(1) Ce que nous disons ici de la médecine pourrait évidemment s'appliquer aussi à tous les arts et à toutes les sciences : la littérature, la philosophie, le droit, etc.

Comme il fallait, autant que possible, conserver à la caste inspirée tout son prestige, à la doctrine son caractère de révélation, on admit et on fit admettre que la science médicale, même dans ses procédés les plus matériels, était d'origine divine. La médecine fut donc considérée comme un véda accessoire, un *upavéda*, qui reçut le nom d'*Ayurvéda*, c'est-à-dire *science de ce qui a rapport à la vie* (de *ayus*, durée de la vie, et *véda*, science). Tous les ouvrages relatifs à la médecine furent attribués aux divinités réputées instruites dans l'art de guérir. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de ce fait singulier, que d'analyser le début de l'*Ayurvéda* de Suçruta, ouvrage très important, encore classique aujourd'hui, et auquel nous reviendrons souvent.

Le dieu de la médecine, Dhanwantari, était aussi, dit la tradition, le médecin des dieux, et il exerçait son art dans l'Olympe indien avec un succès nécessairement complet. D'ailleurs, un médecin, au lit d'un malade qu'il sait immortel, doit, ce nous semble, porter son pronostic avec une certaine assurance. Dhanwantari, voyant, d'une part, combien la pauvre humanité est exposée sans cesse aux maladies, aux accidents, aux infirmités, et combien est grande, d'autre part, l'ignorance des hommes pour tout ce qui regarde la médecine et l'hygiène, descendit un jour sur la terre. Il s'établit à Kaçi (Benarès), où il pratiqua l'art de guérir et se fit admirer par les cures merveilleuses qu'il opérait. Les sages lettrés (*rishis*) résolurent de lui adresser une députation chargée d'implorer de lui la communication de ses précieuses connaissances. Dans ce but, huit d'entre eux allèrent le trouver dans sa retraite, au milieu des forêts, et lui demandèrent de leur exposer une doctrine médicale qui leur apprît la nature, les causes et la guérison des maladies, tant dans le but de conserver la santé dans cette vie que pour augmenter les chances de bonheur pour l'âme dans l'autre vie. Dhanwantari leur répondit qu'il était tout disposé à accéder à leurs désirs. Tous l'écoutèrent

attentivement; l'un d'eux, Suçruta, *sténographia* les leçons du maître. A l'aide de ses *notes*, il composa l'ouvrage qui nous est parvenu sous son nom. « L'*Ayurvéda*, dit d'abord le céleste » professeur, fut composé par Brahma lui-même, avant la » création de l'homme, en cent mille distiques et mille cha- » pitres; mais, en considération de la brièveté de la vie et de » la pauvreté de l'intelligence humaine, il réduisit l'ouvrage » à huit parties dont le développement va suivre (1). »

On peut conclure de là, tout en laissant de côté la partie légendaire de ce récit, qu'à une certaine époque, que nous chercherons à préciser plus loin, la pratique de la médecine fut concentrée entre les mains d'une fraction de la caste brahmanique, tout particulièrement consacrée à l'étude des *canons* médicaux (*shastras*). Les documents qui sont parvenus jusqu'à nous, établissent que la base des études médicales était un corps de doctrines régulier, étendu, complété par une philosophie médicale, des sciences accessoires, etc., le tout portant le nom générique de *Ayurvéda*. Alors commença la période brillante de la médecine indoue, car si le médecin, dans l'Indoustan, ne put jamais soustraire la pratique de son art aux niaiseries de la superstition, du moins, pendant toute l'époque à laquelle nous faisons allusion, sut-il contre-balancer, par des études théoriques et pratiques longues et sérieuses, l'influence désastreuse que tendaient à exercer sur son esprit les croyances ridicules patronées par la caste à laquelle il appartenait.

Les connaissances médicales faisant partie de la science sacrée, l'étude de l'art de guérir comptait au nombre des priviléges réservés à la classe cléricale; mais il faut dire à la louange des brahmanes que, probablement même d'assez

(1) Les textes relatifs au droit, autre branche de la science sacrée, avaient une origine non moins céleste : ainsi, on trouve dans la préface du code de Narada que les ois de Brahma étaient d'abord écrites en cent mille distiques (*çlokas*), que, sur l'ordre de Manou, Narada réduisit à douze mille distiques, lesquels Soumati, à son tour, ramena à quatre mille vers.

bonne heure, ils abandonnèrent cette privauté : c'est ainsi que déjà, dans l'*Ayurvéda* de Suçruta, nous trouvons (*Sutrasthana*, ch. 2) que le médecin pourra accepter comme disciple un homme de la classe des *kchattryas* (guerriers) ou de celle des *vaiçyas* (laboureurs), ou même de la classe servile (*loc. cit.*), en exigeant de lui des conditions de moralité sévères et un certain nombre d'avantages physiques méticuleusement décrits. Il y eut donc, à côté des médecins prêtres, des médecins laïques ; ceux-ci, de leur côté, formèrent dans la suite une classe déterminée dont l'origine remonte à une légende que nous allons rapporter :

« On lit dans les *Puranas* qu'une jeune femme de la classe » des *vaiçyas*, nommée Ambâ, servait en qualité de domestique » chez Galaba l'anachorète ; celui-ci, qui était très content » d'elle, l'avertit un jour, en lui donnant sa bénédiction, » qu'elle aurait un fils, lequel serait beau et vénéré. Elle ra- » conta le fait à ses parents, qui demandèrent au sage com- » ment cela se pourrait faire, leur fille n'étant pas mariée ; ils » firent remarquer que la naissance d'un enfant jetterait du » déshonneur sur la famille. Le sage répondit qu'il en serait » ainsi ; que l'enfant se nommerait Virabhadra (bien heureux); » qu'il serait très respecté, et que sa profession serait celle de » médecin. Cet enfant fut le premier des *vaidyas*, le chef de la » caste médicale.

» Ses quatorze fils étudièrent près des sages les livres sacrés » et devinrent des *pandits* pleins d'érudition et des médecins » fort habiles. C'est d'eux que descendent les médecins indous » qui forment actuellement la caste des *vaidyas*. Ils ont libre » accès à l'étude des *shastras*, ou commentaires des livres » saints. Les brahmanes étudient les sciences médicales pour » leur propre avantage, les *kchattryas* pour le bénéfice de leur » santé, et les *vaidyas* pour en tirer des moyens d'existence. » Les médecins des deux premières classes se feraient un » grand scrupule d'accepter une récompense pécuniaire pour

» des soins donnés aux malades. » (Wise, *Commentary on Hindu System of Medicine*, Calcutta, 1845, p. 11.)

Ces médecins, de la classe *vaidya*, souvent beaucoup plus instruits, toujours moins orgueilleux que les brahmanes, moins imbus qu'eux, sans doute aussi, des idées superstitieuses qui se rapportaient au culte, furent fort appréciés par leurs compatriotes. Manquant du prestige attaché aux traditions aristocratiques, ils n'eurent, pour attirer à eux la confiance et l'admiration publiques, que la ressource du talent et de l'instruction; ils s'attachèrent à faire valoir ces moyens honorables : aussi, disent les textes, ils passèrent presque toujours pour les plus vertueux et les « plus affables des Indous. » Sous leur influence, le niveau des études s'éleva, l'enseignement s'épura, la pratique se fortifia, et ils se montrèrent les dignes continuateurs des disciples de Dhanwantari. Aujourd'hui encore, si rien n'était venu contrarier leurs efforts, ils auraient persévéré dans cette voie, au grand avantage et avec les sympathies de tout le pays.

Mais diverses circonstances déplorables, en tête desquelles il faut placer les invasions musulmanes, jetèrent le plus complet désarroi dans les études médicales. Les conquérants tinrent peu de cas des connaissances des vaincus : les livres furent détruits ou au moins tout à fait négligés, et, grâce à l'action si pernicieuse du climat de l'Inde, ils devinrent bientôt d'une rareté très grande. Alors les superstitions grossières reprirent le dessus et trouvèrent même des prôneurs influents; la médecine magique redevint une science; elle eut sa littérature. La médecine rationnelle entra dans une période de délaissement et de décadence dont elle n'est pas sortie.

Nous venons de parcourir ainsi rapidement toute l'histoire du développement de la médecine indoue, depuis son origine dans les naïves invocations de *rishis* de la Bactriane; nous avons vu l'art de guérir florissant et honoré au milieu de la brillante civilisation brahmanique, puis entre les mains de

l'intéressante caste des *vaidyas*; nous avons assisté enfin à sa déchéance sous l'influence dissolvante de l'oppression musulmane. Il nous reste maintenant, pour compléter l'étude générale de notre sujet, deux questions à développer : celles de l'enseignement et de l'exercice de la médecine (D).

BIBLIOGRAPHIE :

Vivien de Saint-Martin, *l'Inde, ses origines et ses antiquités*, Revue germanique, 1861-1862.

Rig-Véda, traduction Langlois. Paris, 1848-1851.

Lassen, *Indische Alterthumskunde*. Bonn et Leipzig, 1844-1861.

Wise, *Commentary on the Hindu System of Medicine*. Calcutta, 1845.

Suçruta, *Ayurvéda*, texte sanscrit. Calcutta, 1835, 2 volumes (1re partie, *Sutrasthana*).

Suçrutas, *Ayurvédas*; — *Id est medicinæ systema*, etc., traduction latine par Fr. Hessler. Erlangen, 1844-1850, 3 volumes.

TROISIÈME LETTRE

Enseignement et exercice de la médecine chez les Indous.

Remontons un instant, par la pensée, à trente ou trente-cinq siècles en arrière, et transportons-nous sur les bords d'une des rivières tributaires de l'Indus, aux confins de la Bactriane, au milieu d'une de ces petites communautés patriarcales qui couvrent le pays. La nuit fait place au jour; les premiers rayons du soleil dorent les toits des chaumières et des étables, dans l'intérieur desquelles les troupeaux de bœufs et de moutons attendent avec impatience l'heure où la liberté va leur être rendue. Près de ces habitations, s'élève un petit tertre surmonté d'une sorte d'autel formé d'une grande pierre plate, dont la surface noircie est divisée en trois foyers séparés. Le père de famille achève les préparatifs du sacrifice; un vase contenant du miel, un autre rempli de beurre fondu destiné à alimenter la flamme, et que cet usage a rendu sacré, se trouvent près de lui. Il vient de déposer près de l'autel un mortier de bois qui a servi à la préparation du *soma*, liqueur enivrante extraite par trituration de l'*Asclepias acida*, et jugée digne d'être offerte aux divinités; sa fille, empressée à l'aider,

apporte le filtre de peau à travers lequel va se clarifier la précieuse boisson.

Cependant la flamme commence à s'élever au-dessus dù triple foyer; tous les membres de la famille se rangent en silence autour de l'autel. Le *rishi*, après avoir, avec une longue cuiller de bois, versé du beurre fondu sur la flamme, prend dans sa main un vase plein de *soma*; puis, se tournant vers le côté où l'horizon brille d'un doux éclat, il récite un de ces hymnes qui, conservés dans sa mémoire et destinés à être transmis à son fils, sont un des apanages les plus précieux de sa famille, parce qu'ils attirent sur elle les divines faveurs.

« Aurore, dit-il, forte, sage et opulente, reçois nos offrandes » et les chants du poëte; déesse antique et toujours jeune, » prévoyante et ornée de tous les biens, tu aimes à suivre nos » sacrifices.

» Aurore, déesse immortelle, brille sur ton char magnifique » et provoque la prière! Tu as la couleur de l'or. Que tes » coursiers, robustes et soumis, t'amènent vers nous.

» Aurore, tu te dresses au-dessus de tous les mondes, et tu » annonces l'astre immortel. Sans cesse nouvelle, viens d'une » marche uniforme, faisant pour ainsi dire rouler ta roue dans » la même ornière.

» La riche épouse du soleil, l'aurore s'en va, telle qu'une » femme qui déploie son voile. Elle produit la clarté; bonne » et fortunée dans ses œuvres, elle s'étend de l'extrémité du » ciel à l'extrémité de la terre.

» A vos yeux brille la divine aurore; portez-lui vos offrandes » et vos hymnes. Honorée avec le miel de nos libations, elle » élève dans le ciel ses heureuses lumières et charme nos re- » gards par ses brillantes clartés.

» Les rayons de la pieuse déesse se font sentir du haut des » airs. De ses riches splendeurs elle colore le ciel et la terre. » O Agni (dieu du feu, latin *ignis*), tu reçois les dons de l'ho-

» locauste et accueilles favorablement l'aurore qui s'avance » avec pompe.

» Dans le foyer lumineux où siége Rita le soleil levant, ce » dieu, qui féconde les aurores, essaye ses rayons et s'empare » de l'immensité du ciel et de la terre. » (*Rigvéda*, sect. III, lect. 4, hym. 6, trad. Langlois, t. II, p. 96.)

L'hymne précédent, dont la beauté et la poétique fraîcheur n'échapperont à personne, parce qu'elles se retrouvent même dans la traduction française, nous ramène réellement tout à fait au berceau de la civilisation arienne. A l'heure où nous sommes, il n'y a encore aucune espèce d'organisation du culte public; c'est le père de famille qui chaque jour, au milieu de tous les siens, élève vers les puissances de l'univers leur commune prière. Mais cet homme, que nous venons de voir chanter les louanges de l'aurore, dont le spectacle le ravit, n'adressera pas toujours aux dieux des prières aussi désintéressées; c'est lui qui demain, après une pieuse invocation au puissant Varuna (pron. *Ouarouna*, cfr. grec *Οὐρανος*, latin *Uranus*), lui dira timidement :

« Vers toi, comme l'oiseau vers son nid, volent mes pensées » pour obtenir une existence prospère. » (*Rigvéda.*)

Puis peu à peu il s'enhardira et formulera ses demandes d'une façon plus positive. Tantôt l'opulence relative de son voisin lui faisant envie, il priera pour l'accroissement de ses troupeaux et leur prospérité; une autre fois, il racontera les vices de son ennemi et fera valoir toutes les raisons pour lesquelles il désire sa perte; en d'autres circonstances enfin, inquiet au sujet de sa santé ou de celle de sa femme et de ses enfants, il motivera ses prières dans ce sens.

Dans un hymne adressé aux deux Açwins (personnages mythologiques, à physionomie encore un peu vague d'après le *Rigvéda*, mais mieux caractérisée plus tard, et qui ne sont pas sans analogie avec les fils d'Esculape), le *rishi* s'écrie : « O » Açwins, trois fois vous nous donnez les médicaments cé-

» lestes, trois fois les médicaments terrestres, trois fois aussi » les médicaments qui viennent des eaux (liqueurs des liba- » tions). Maîtres de la prospérité, donnez à mon fils la fortune » de Çamyou (sanscrit *çama*, heureux); donnez-lui cette santé » qui résulte de l'*harmonie des trois humeurs*. » (*Rigvéda*, sect. I, lect. 3, hym. 2.)

Nous voici en face d'une théorie physio-pathologique et d'une matière médicale; nous arrivons à l'exercice de la médecine dans le sens rigoureux du mot. Mais, avec la science, naît nécessairement l'homme de science. Pour cette raison et d'autres que nous avons énumérées dans le chapitre précédent, le père de famille n'osera bientôt plus se fier à ses propres lumières, et nous verrons alors le personnage qui nous occupe se partager en trois individualités distinctes : le *praticien*, successeur immédiat du *rishi;* le *client*, qui fera les frais du sacrifice; l'*élève*. Quand un membre de la famille deviendra malade, c'est toujours au prêtre qu'on aura recours, mais au prêtre spécialement instruit dans l'art de guérir, et sachant au besoin joindre les breuvages aux prières. Dans l'intérêt du salut du malade, on fera *dire des messes*, c'est vrai, mais des *messes médicales*. Quant à l'étude de la médecine, après les conditions morales exigées, un peu de mémoire est encore tout ce qu'il faut pour arriver au premier rang.

Les médicaments employés tout d'abord furent naturellement les substances en usage dans l'accomplissement du sacrifice : le beurre fondu, le soma, etc. Puis peu à peu la science s'enrichit et s'organise, l'art vrai se constitue, et, après les temps védiques, nous trouvons la situation du médecin parfaitement tranchée, et la littérature médicale, sous le nom d'*upavéda*, véda secondaire, rangée près de celle relative aux arts, à la musique, à la guerre, etc. Mais ici notre sujet se divise naturellement en deux parties qui demandent d'être traitées séparément : l'étude scientifique et pratique, et l'exercice de l'art.

I

ÉTUDE DE LA MÉDECINE. — ENSEIGNEMENT PAR LES BRAHMANES. — DISCIPLES ET MAÎTRES. — ENSEIGNEMENT DOMESTIQUE PAR LES VAIDYAS.

Nous voici arrivés au milieu de la société brillante et agitée du monde brahmanique. Quatre castes distinctes partagent, comme on sait, la population : au bas de l'échelle sociale on rencontre les *çoudras ;* cultivateurs ou bergers, ils sont, en toutes circonstances, les humbles serviteurs des hommes des autres castes. Au-dessus d'eux viennent les *vaiçyas*, race de négociants et d'industriels ; dépositaires d'une grande partie de la fortune publique, ils sont l'objet de ce genre de considération qui s'attache toujours aux riches ; actifs et laborieux d'ailleurs, en eux se résume presque toute l'importance des relations extérieures. Au-dessus d'eux brille la classe superbe et chevaleresque des *kchattryas*, ou guerriers ; à ceux-ci la protection et la défense du pays, ainsi que le privilége de porter la couronne ; tous les rois sont choisis dans la classe des guerriers. Enfin, et au-dessus de tout ce monde, le *brahmane*, arrogant et policé, prétentieux et instruit, doué d'une autorité sans limite, se drapant dans la majesté d'une puissance qu'il déclare capable d'ébranler les dieux eux-mêmes, fait courber le front des rois et concentre sous sa main la vie intellectuelle de la nation entière. Le domaine des lettres, des sciences, des beaux-arts, est le sien ; l'ombre de la pagode recouvre tout.

Néanmoins, nous avons déjà vu plus haut que, sous l'influence d'un sentiment nécessairement très honorable et à une époque où rien ne les obligeait à faire des concessions, les brahmanes avaient permis l'accès aux livres de médecine, en faveur des hommes de toute classe. Voici, en effet, comment,

d'après l'*Ayurvéda*, se résument les conditions nécessaires et suffisantes pour devenir *étudiant en médecine :*

« Le médecin pourra accepter comme son disciple, dit Suçruta, un homme de la caste des brahmanes ou de celle des guerriers (*kchattryas*), ou de celle des commerçants (*vaiçyas*), pourvu qu'il soit d'une famille honnête, qu'il ait la vigueur et la vivacité de la jeunesse ; qu'il soit sage, modeste, pieux et intelligent ; qu'il ait le caractère bon et patient, les traits réguliers, la voix pure, l'esprit droit. » Quand le médecin reconnaîtra chez son élève les vices opposés à ces qualités, il devra bien se garder de l'accepter, ajoute notre auteur.

Nous admettrons que toutes les conditions exigées étaient remplies ; voici alors comment se pratiquait la cérémonie qui devait donner aux candidats le droit d'étudier les livres saints. Elle consistait surtout en un sacrifice aux dieux, offert dans des circonstances analogues à celles qui ont été décrites un peu plus haut. Le maître choisissait un endroit favorable, en dehors de toutes les influences malfaisantes ; puis, après avoir consulté les astres, il allumait le feu sacré et faisait aux dieux une offrande de lait caillé, de miel et de beurre fondu. Adressant ensuite aux divinités et aux rishis un hymne invocatoire, il en faisait répéter après lui les paroles par le néophyte. Le président de la cérémonie devait être d'une caste au moins égale à celle du disciple. L'invocation aux puissances surnaturelles était accompagnée de quelques mots mystiques que l'élève répétait aussi. Alors, après avoir tourné trois fois autour du candidat en portant une torche allumée, le maître le conduisait près du foyer sacré et lui adressait à peu près l'allocution suivante :

« Tu resteras étranger à l'amour et à la haine, à l'envie et à l'orgueil, à la paresse, à la ruse et à l'âpre désir du gain. Toujours soigneux de ta personne, tu auras un vêtement propre et parfumé. Sois esclave de la vérité, et tu porteras dignement le nom de *brahmacharya* (étudiant)... Tu soigneras avec le même

dévouement que s'ils étaient tes parents, les brahmanes, tes maîtres en médecine, tes amis, les anachorètes, et en général tous ceux qui s'adresseront à toi d'une manière polie et convenable. »

Après toutes ces recommandations sages et bienveillantes, le jeune aspirant, prenant le titre de *brahmacharya*, était admis à l'étude des *shastras*, ou *canons* scientifiques. En dehors de leurs travaux particuliers, les élèves recevaient du maître un double enseignement, théorique et pratique. L'enseignement théorique avait lieu en plein air et très souvent dans l'intérieur des forêts, au milieu des retraites des ermites; il consistait en lectures, à propos desquelles Suçruta fait les observations suivantes : « Le maître lira le livre sacré pied par pied, vers par vers; il articulera nettement, sans effort; il parlera sans hésiter, ni trop vite ni trop lentement; il évitera de nasiller, de laisser voir des mouvements d'impatience dans ses sourcils, ses lèvres, ses mains; il prendra un ton ni trop bas ni trop aigu, etc. » (*Ayurvéda*, *Sutrasthana*, cap. 4.)

L'enseignement pratique comprenait deux parties bien distinctes et aussi essentielles l'une que l'autre : c'était d'abord l'étude clinique. « Les rishis, dit le docteur Wise (*Op. cit.*, p. 12), voyageaient de tous côtés accompagnés de leurs élèves, soignant partout les malades, de façon à offrir aux disciples des occasions de constater les effets des différentes méthodes, d'observer les résultats des médications, d'étudier les climats et les formes diverses des maladies. » C'étaient ensuite les exercices aux opérations chirurgicales et aux opérations de pansement.

« Quand l'élève, dit Suçruta, aura appris la doctrine entière dans les livres, le maître aura encore à lui enseigner tous les exercices pratiques; il lui apprendra à faire les incisions, les frictions, les onctions, etc.; car, fût-il très érudit, le médecin non exercé aux opérations manquera nécessairement d'habileté. »

Il donne ensuite à l'étudiant une série de conseils spéciaux qui doivent lui servir de guide. Les Indous, comme nous savons, évitaient, autant que possible, de faire souffrir ou mourir des animaux; ils n'osaient donc recourir aux vivisections. D'un autre côté, s'ils pouvaient, jusqu'à un certain point, se livrer à l'étude de l'anatomie humaine, comme nous le verrons ailleurs, ils ne s'exerçaient pas pourtant sur les cadavres assez fréquemment pour pouvoir songer à étudier ainsi la médecine opératoire. Il leur restait la seule voie que Suçruta leur indique : le simulacre des opérations. Ainsi les incisions se pratiquaient sur l'écorce des gros fruits, à consistance un peu ferme : les courges, les melons, etc.; les scarifications, sur une peau tendue ; les saignées, sur les tiges creuses; les ponctions, sur des fruits vidés et remplis d'eau; les sutures, sur les marges des feuilles; les mâchoires d'animaux morts servaient à l'extraction des dents; et ainsi du reste. « C'est de cette manière que le médecin prudent, qui voudra conquérir la réputation d'un homme habile. dans l'art des incisions, des cautérisations et de la pratique chirurgicale en général, ne manquera pas d'instituer des exercices préparatoires partout où ils seront possibles. » (Suçruta.)

Cette association de la pratique et de la théorie dans l'étude de l'art de guérir était, aux yeux des brahmanes, d'une extrême importance; ils y reviennent sans cesse, faisant comprendre à l'élève, par toutes sortes de comparaisons, le danger qu'il y aurait à négliger leurs conseils. Si le médecin ne sait que ce que les livres enseignent, disent-ils, il ressemblera au soldat timide qui tremble quand le combat commence; ce sera de sa part une faute très grande, et le *raja* (roi, *rex, regis*) devra le punir sévèrement.

L'instruction des médecins dans l'Inde était donc aussi complète que possible; le cercle des connaissances exigées d'eux embrassait toujours tout ce que l'état de la science leur permettait de savoir. Nous ajouterons encore, à la louange des

brahmanes, organisateurs zélés d'un pareil état de choses, qu'ils vantaient sans cesse à leurs élèves les avantages d'une instruction extra-médicale, et peut-être exigeaient d'eux une sorte de *baccalauréat* préalable.

Voilà le brillant héritage qu'ils transmirent aux médecins de la classe *vaidya*, entre les mains desquels la science indoue aurait indéfiniment progressé sans les causes de ruine et de décadence que nous avons esquissées plus haut.

Aujourd'hui l'enseignement a cessé d'être public ; cette organisation universitaire, œuvre de la caste brahmanique et que sa haute autorité avait soutenue, a disparu. « Un médecin instruit trois ou quatre élèves ; dans certains cas, des membres de sa famille. Tantôt ils restent chez eux, tantôt il les reçoit chez lui. Pendant cinq ou six ans, ils lisent les *shastras*, étudient les remèdes et la manière de les appliquer au traitement des malades. Souvent le maître n'accepte de son élève aucun émolument, se contentant de l'honneur et du mérite de transmettre ses connaissances. Ce désintéressement place le médecin au premier rang dans l'estime publique ; il en résulte pour lui beaucoup de renom dans ce monde et les plus grandes chances de bonheur dans la vie future. » (Wise, *Op. cit.*, p. 12.)

De jour en jour, les médecins instruits deviennent plus rares, et les moyens d'instruction diminuent ; le nombre des Indous capables de lire les anciens ouvrages est extrêmement restreint, au point que, dans toute une partie de l'Inde, le docteur Wise n'en rencontra que quatre ou cinq. Encore quelques années, et, sous l'influence des civilisations européennes, le prestige qui entoure la caste sacrée, ayant totalement disparu, rien ne pourra plus sauver de l'oubli ces restes précieux, sinon la sollicitude des savants européens, laquelle, nous avons lieu de le croire, ne fera jamais défaut (E).

II

PRATIQUE DE LA MÉDECINE. — CONDITIONS REQUISES. — CONDUITE PRÈS DU MALADE. — DEVOIRS DU CLIENT. — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

Ainsi, la vieille société patriarcale a tout à fait disparu ; au prêtre-berger des rives du Caboul a succédé le théologien altier des bords du Gange ; toutes les pauvres tribus nomades, qui pendant des siècles nombreux ont erré de pâturage en pâturage, se sont déjà depuis longtemps fixées ; à la tente a succédé la ville, et les villes réunies ont formé des empires puissants. Chaque centre de population a vu se développer successivement, sous toutes ses formes, le progrès matériel et le progrès intellectuel. Pendant que les uns élevaient les palais des rois, construisaient ces immenses temples, que nous allons encore admirer aujourd'hui, ou fabriquaient les tissus précieux, les autres, livrés à des préoccupations moins positives et plus nobles, discutaient les questions de langue et de grammaire, avec cette puissance d'abstraction que nous n'avons pas égalée (le grammairien Panini, par exemple), posaient les bases d'une législation complète et souvent très sage, essayaient de résoudre ces questions insondables que la philosophie discutera éternellement, ou combattaient vaillamment dans ces luttes théologiques, où le vieux culte brahmanique, un instant ébranlé et compromis par le bouddhisme, finit pourtant par être victorieux, et rejeta son ennemi au delà de l'Hymalaya. Et déjà, non loin de ces villes actives et remuantes, au sein des forêts, des anachorètes savants et pieux mêlent aux pratiques ascétiques les plus dures, les études littéraires et scientifiques les plus élevées ; singuliers personnages, à moitié pères du désert et à moitié bénédictins, entourés d'ailleurs de beau-

coup de vénération, et près desquels la jeunesse allait s'instruire.

Tous leur devaient la plus grande partie des connaissances qu'ils pouvaient acquérir, les médecins en particulier ; nous l'avons vu plus haut : Dhanvantari, descendu sur la terre pour y enseigner l'art de guérir, commença par se retirer dans la silencieuse solitude de la forêt. C'est à l'école d'un tel maître que s'est formé le jeune praticien que nous allons suivre dans sa clientèle, et qui va nous initier à la vie publique de ces étranges contemporains d'Hippocrate.

Et d'abord, notre confrère réunit bien toutes les conditions demandées par les livres, conditions nombreuses et sur lesquelles Suçruta insiste à plusieurs reprises. Il est beau, bien constitué, aimable, sérieux sans prétention, gai et spirituel. Son langage est doux et encourageant, comme celui d'un ami, son cœur est pur et généreux ; il est esclave de la vérité. D'une humeur toujours égale, il est en même temps un modèle de chasteté et de sobriété. La bienveillance accompagne toutes ses actions, sa préoccupation constante est l'accomplissement du bien. « Comme une personne, ajoute-t-on, peut quelquefois craindre un frère, une mère, un ami, un maître, mais qu'elle ne doit jamais avoir peur de son médecin, celui-ci sera, près de son malade, plus doux et plus attentif qu'un frère, une mère, un ami, un maître. » (Wise, *op. cit.*, p. 17.) Mais ce n'est pas tout encore, le médecin irréprochable, selon Suçruta, est toujours très soigneux de sa toilette, aussi bien que le disciple. Il aura les cheveux courts, ses ongles seront rognés et propres ; il ne sortira jamais sans avoir à la main une canne ou un parasol... Il refusera toujours les présents des dames, et évitera de rire, de babiller et de folâtrer avec elles.

Nous avons vu que l'étude théorique consistait surtout à retenir et à conserver dans ses souvenirs, vers par vers, ou ligne par ligne, le livre sacré ; une mémoire excellente était donc d'un grand secours ; mais on a bien soin de faire observer

que cela ne suffit pas, et que la grande supériorité du médecin résidera surtout dans une habile interprétation des textes. Celui qui, n'ayant que de la mémoire, ne saurait que les mots sans en comprendre le sens, ressemblerait, dit Suçruta, « à un âne » chargé d'un fardeau de plantes odoriférantes, fardeau qu'il » portera sans profiter des parfums qu'il ne sait ni découvrir » ni apprécier. »

L'exercice de la médecine n'était pas complétement libre dans l'Inde, en ce sens qu'à l'attestation des maîtres qui avaient déclaré suffisante l'instruction du disciple, il fallait joindre l'autorisation du roi; cette autorisation obtenue en bonne forme, le médecin pouvait immédiatement commencer à pratiquer son art sous la surveillance de l'autorité, qui se réservait d'intervenir et de le punir quand il s'écartait des instructions prescrites par ses maîtres.

Mais nous avons supposé un médecin parfait, et nous allons le suivre près de ses malades. Son rôle commence à être sérieux aussitôt que quelqu'un vient le prier d'aller visiter un client : en effet, il s'empresse d'examiner attentivement le messager, et d'étudier les moindres circonstances, qu'il aura soin ensuite de prendre en grande considération quand il portera son pronostic. Le messager, par exemple, a-t-il un nom peu harmonieux, est-il mal vêtu ou peu poli, a-t-il les cheveux en désordre; s'avise-t-il de secouer ses vêtements en parlant, ou de passer ses mains sur sa tête, etc.; tout cela est du plus mauvais augure.

Le médecin se rend à la demeure du malade; le long du chemin, ses observations continuent et ne font que gagner en importance. C'est ainsi que nous le verrons froncer le sourcil, s'il fait quelque rencontre reconnue fâcheuse : un chariot attelé d'un âne, un homme écrasant entre ses doigts un brin de paille de riz, quelque malavisé se tenant debout sur un seul pied, etc. En entrant dans la maison du client, il étudiera de même, autour de lui, tout ce qui se passera, et ainsi jusqu'au

lit du malade, où il arrivera sans doute avec quelque idée préconçue, mais non sans avoir déjà recueilli bien des renseignements dont il fera son profit. A ces idées superstitieuses, qui entravaient si souvent le jugement du médecin indou, il faut en joindre d'autres, en corrélation avec ses opinions religieuses, d'après lesquelles il croyait l'air peuplé de myriades d'esprits malfaisants et de diablotins de toute espèce. Mais avons-nous bien le droit de sourire au récit de toutes ces faiblesses d'esprit, et ne devons-nous pas craindre que l'histoire, nous montrant les sombres journées du moyen âge, ne nous dise avec le moraliste : « *De te fabula narratur ?* »

Arrivé près de son malade, le praticien s'empressera de l'examiner. Comment s'y prendra-t-il ? « Le médecin, dit » Suçruta, placé près du patient, l'étudie des yeux, le palpe » de la main et l'interroge. Ces trois moyens suffisent presque » toujours pour poser le diagnostic ; c'est du moins l'opinion » du grand nombre. On ferait mieux de dire qu'il y a six » moyens d'arriver à la connaissance de la maladie : les cinq » sens et l'interrogation.

» Par le toucher, dans les cas de fièvres, de tumeurs, etc., » on étudie la température des parties, leur degré de fermeté, » leurs dimensions, etc.

» Par la vue, on reconnaît l'augmentation ou la diminution » de volume du corps, les traces de l'âge, les modifications du » teint, etc.

» Par le goût, on reconnaît la saveur de l'*urine* et des autres sécrétions.

» Par l'odorat, on perçoit les odeurs provenant soit des » plaies, soit des maladies elles-mêmes, ce qui aide souvent à » établir le pronostic.

» Par l'interrogation du malade, enfin, on s'édifie sur les » questions de pays, de temps, d'origine, d'étiologie ; on se » renseigne sur le degré de douleur, l'état des forces, la diges- » tion bonne ou mauvaise, l'émission ou la suspension des

» vents, des matières fécales, des menstrues, les différences » successives survenues dans l'évolution du mal. » (Suçruta, *op. cit.*, liv. I, chap. 10; Hessler, t. I, p. 19.)

Son examen terminé, avant de passer aux prescriptions, le médecin s'attachait à compléter et à poser définitivement son pronostic, et nous allons voir pourquoi.

D'après une recommandation formelle de l'*Ayurvéda*, le médecin, dans l'Inde, ne devait jamais entreprendre le traitement d'une maladie incurable sans s'exposer, dit la doctrine, « à perdre sa réputation et sa fortune, et à voir ses amis s'éloi- » gner de lui. » Quand quelque malade considérable ne guérissait pas ou mourait pendant le traitement, il y avait toujours là, pour celui qui l'avait soigné, une source de déboires, ses ennemis faisant ressortir qu'il n'avait pas su reconnaître à l'avance que le mal était incurable, puisqu'il avait essayé d'amener la guérison. Ainsi, le souci de sa propre considération, voilà ce qui, dans ce cas, devait toujours le rendre fort circonspect. Pour la même raison, quand, après un traitement long, après une année par exemple, il ne remarquait pas d'amélioration dans l'état du malade, il devait l'abandonner.

S'il faut en croire Platon, Esculape, dans sa pratique, agissait de même. Socrate (*Répub.*, liv. III), répondant à Glaucon, dit en parlant du prince des médecins : « A l'égard des sujets » radicalement malsains, il n'a pas voulu se charger de pro- » longer leur vie et leurs souffrances par des injections et des » éjections ménagées à propos, et les mettre dans le cas de » produire d'autres êtres destinés probablement à leur ressem- » bler. Il a pensé qu'il ne faut pas traiter ceux qui ne peuvent » remplir la carrière marquée par la nature, parce que cela » n'est avantageux ni à eux-mêmes, ni à l'État. » (Trad. Cousin, p. 168.)

Il s'agit ici, comme on le voit, des malades atteints d'affections chroniques, et dont la constitution est détériorée irrémédiablement. Ceux-là, notre médecin indou les abandonnait

un hymne destiné à conjurer les douleurs névralgiques ou rhumatismales; il est adressé au *père de la flèche*, *Pardjanya* (surnom d'Indra, personnification du nuage orageux), par allusion aux éclairs qu'il lance, et à cause de l'analogie entre le passage rapide de la flèche et l'*élancement douloureux* :

« Nous connaissons le père du roseau (tige de la flèche), » c'est Pardjanya, qui arrose si bien le sol; nous connaissons » aussi sa mère, c'est la terre si féconde. Corde de l'arc, enlace- » toi autour de moi, rends mon corps aussi résistant que la » pierre. Dans ta puissance, écarte loin d'ici les ennemis et les » haines. Quand la corde, s'enroulant autour de l'arc, salue » joyeusement le trait qui part, viens à nous, Indra! écarte le » trait, le trait rapide. De même qu'entre le ciel et la terre » monte, en volant, la flèche, fais que ces traits de douleurs » passent sans nous atteindre. » (Atharvavéda, liv. I, hymne 2; V. A. Weber, *Indische Studien*, t. IV, p. 394.) Dans l'hymne troisième, qui a pour but de débarrasser un malade d'une rétention d'urine, la flèche intervient aussi, par comparaison avec la douleur d'abord, sans aucun doute; puis avec la manière dont on désire que le liquide s'échappe de la vessie : « Comme » le trait qui, s'échappant de l'arc, vient s'abattre ici, que ton » urine s'élance, etc. »

Nous avons vu, bien au long, ce qu'on exigeait du médecin; quels étaient, de son côté, ses droits près de ses clients. « Quand le médecin a guéri un malade, il a droit à la récom- » pense que mérite toujours l'auteur d'une bonne œuvre. Cette » récompense doit varier avec la position sociale du client. De » la part du riche, le médecin exigera une récompense pécu- » niaire; de la part du pauvre, il sera payé par l'affection, le » renom, le progrès dans la voie de la vertu, les prières, la » reconnaissance. Quand un Guru (pr. *Gourou*, maître), un » Brahmane, un Dandi, un parent, un humble et bon ami, ou » quelque malheureux vient consulter le médecin, il ne doit » pas accepter de récompense : sa récompense, en pareil cas,

» consistera dans l'accroissement de ses connaissances et l'ac-
» complissement de son désir par cette occasion de faire le
» bien ; la guérison excitera l'admiration et l'estime de tous ;
» le médecin sera honoré et respecté comme un maître, et
» après sa mort il ira au ciel. » (Wise, *op. cit.*, p. 29.)

L'auteur ajoute que quand le malade, après avoir été guéri, donne des preuves d'ingratitude, toute sa bonne chance passe aux médecins. Ceci est nécessairement particulier à l'Inde, car s'il en était de même en France, le corps médical serait depuis longtemps en possession d'une grande partie de la fortune publique.

Nous dirons, en terminant, quelques mots de la médecine vétérinaire : elle fut étudiée et pratiquée dans l'Inde de très bonne heure, et formait une science à part, qui eut son enseignement et ses livres. Nous ne connaissons aucun ouvrage imprimé ni traduit qui ait trait à cette matière ; mais les grandes bibliothèques, sinon celles de Paris, du moins celles de Londres et de Berlin, et d'autres sans doute, possèdent des manuscrits qu'un jour peut-être quelque érudit traduira. Nous nous contenterons de citer, pour exemple, un manuscrit en caractères dévanagaris (sanscrit ordinaire), contenant 68 chapitres et 1300 distiques, intitulé *Çalihotra çastra* (Çalihotra, *cheval*), par *Jayadatta*. (Catal., Lond., cod. 1853.) Nous trouvons sous le n° 2041, un manuscrit intitulé : *Turangânam chikitsitam*, littéralement *thérapeutique chevaline* (turanga, *cheval*), dont l'auteur est, dit-on, *Çalihotra*. Ce nom serait bien singulier, s'il n'était évidemment supposé. Si nous avons cité ce manuscrit, c'est qu'il y est dit que Suçruta, l'auteur de l'Ayurvéda, l'élève si zélé du divin Dhanvantari, pria ce Çalihotra de lui enseigner la médecine vétérinaire. Ceci est une preuve de ce que nous avons dit ailleurs déjà, que Suçruta n'est qu'un nom générique pour indiquer l'homme studieux, avide de tout connaître. Eh ! qui sait ? il n'est peut-être pas sans analogie avec ce bon élève idéal que les professeurs de toute sorte citent

sans cesse comme modèle, sans jamais l'avoir entrevu. Mais nous reviendrons sérieusement là-dessus. (Voy. Dietz, *Analecta medica*, p. 153 et 155.)

BIBLIOGRAPHIE :

Suçruta, *Op. cit.*, 1re partie ; *Sutrasthâna.*

Wise, *Op. cit.*, t. I.

Analecta medica, ex libris mss. primum edidit Fridericus Reinoldus Dietz, med. et chir. doctor, etc. Lipsiæ, Cnobloch, 1833, fasciculus primus, *seul publié.*

A. Weber, *Indische Studien*, t. IV. Berlin, 1856.

Wilson, *Transac. Phys. and Med. of the Society of Calcutta*, t. I, et *Oriental Magazine*, mars 1823.

QUATRIÈME LETTRE

Étude générale de la littérature médicale de l'Inde.

Notre intention était d'abord de réunir sous ce titre l'ensemble de toutes les questions biographiques et bibliographiques que nous avons pu aborder ; mais ce travail dont nous nous occupons en ce moment, a pris sous notre plume, et grâce à des renseignements inattendus, un développement que nous n'avions pas su prévoir. Il en résulte l'impossibilité de le concentrer en quelques pages, et la nécessité de le publier à part. Nous y traiterons, autant que nous sommes capable de le faire, les questions de dates, toujours si controversées, celles de noms et de synonymie, etc. Il ne s'agira donc, ici, que d'une vue d'ensemble sur la littérature médicale, son étendue, ses origines, ses affinités avec les autres littératures, et enfin ses principaux représentants.

PÉRIODE VÉDIQUE. — LES VÉDAS ET LEURS DIVISIONS. LEURS APPENDICES, OU UPANISHADS : TRAVAUX ANATOMIQUES. — LIVRES PERDUS.

Il nous semble indispensable, avant de parler d'une façon spéciale de la littérature médicale chez les Indous, de donner, aussi brièvement que possible, un tableau résumé de leur littérature générale. En effet, cette question préliminaire, dont la connaissance, au moins superficielle, est indispensable pour se rendre un compte exact de la place qu'occupent les travaux médicaux, dans la masse des œuvres de l'esprit indien, est, il est vrai, élémentaire aux yeux des orientalistes ; mais elle est restée étrangère, ou à peu près, à la majorité des personnes qui pourront lire ce travail.

Le développement successif des productions intellectuelles suit toujours chez un peuple quelconque, une marche parallèle à celle de son organisation matérielle, économique, politique. Tous les événements marquants dans sa vie nationale ont leur écho dans les résultats de son activité morale : aux temps de misère et d'oppression correspondent des éclipses intellectuelles ; aux ères de paix, de bien-être, de liberté surtout, l'éclosion des découvertes scientifiques, la naissance des chef-d'œuvres littéraires. L'histoire entière de l'humanité est là pour prouver que les exceptions à cette loi ne sont que des apparences trompeuses et ne résistent pas à l'examen. Il en résulte que les phases de l'histoire sociale sont précisément celles de l'histoire intellectuelle, que les grandes époques de l'une sont aussi les grandes époques de l'autre. C'est ainsi que dans l'Inde, les deux principales périodes que nous avons étudiées, comme deux couches géologiques, dans la formation de

la médecine indoue, nous les retrouverons dans l'histoire générale de la littérature et dans l'histoire particulière de la littérature médicale, parce qu'elles correspondent à des états divers et assez nettement tranchés dans la vie de l'Inde. Il est bien entendu que nous n'entendons pas ici prétendre que de l'un à l'autre il n'y ait pas eu de transitions ; elles ont été, au contraire, nombreuses, et suffiraient peut-être pour faire passer l'observateur peu attentif du premier au second, sans qu'il pût s'en apercevoir, comme les modulations dans la musique nous conduisent d'un ton à un autre sans blesser nos oreilles, ou souvent même en les charmant agréablement.

Dans son histoire de la littérature indienne, publiée à Berlin sous le titre de Academische Vorlesungen, leçons académiques, M. Weber, l'illustre indianiste, admet deux périodes · la période *védique* et la période *sanscrite*. A la première appartiennent, comme le nom l'indique, les védas, qui caractérisent et remplissent toute cette grande division, et dont nous allons en quelques mots indiquer la nature et le contenu. Il y a quatre védas, nommés le *Rigvéda*, le *Samavéda*, le *Yadjourvéda*, qui est double, et l'*Atharvavéda*. Chacun d'eux se subdivise en trois parties, qui sont : la *Samhita*, les *Brâhmanas* et les *Sûtras*. Disons tout de suite, pour n'y plus revenir. que les deux dernières, c'est-à-dire les Brâhmanas et les Sûtras traitent du rituel, de la liturgie, des observances, etc. La partie réellement fondamentale de chaque véda est la Samhita, recueil d'hymnes, très considérable dans le Rigvéda ; nous en avons extrait quelques-uns. Ainsi, pendant toute la période védique la littérature est exclusivement sacrée, et c'est dans les védas qu'il faut aller chercher les premières traces des arts et des sciences : c'est ce que nous avons essayé de faire pour la médecine. Les quatre védas ont été nommés plus haut dans l'ordre chronologique admis, le Rigvéda remonte à la plus haute antiquité, l'Atharvavéda est incomparablement plus moderne. Nous n'avons pas eu à nous occuper des deux autres,

d'abord parce que la *Samhita* du deuxième véda, est extraite presque entièrement de celle du Rigvéda, ensuite parce que le Yadjourvéda, plus récemment connu, est plus difficilement abordable, et de plus n'aurait pu, que nous sachions, nous fournir aucune donnée importante. Nous avons soigneusement fait ressortir, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, la différence immense qui sépare les hymnes du Rigvéda de ceux du quatrième véda, et montré comment, tandis que les premiers ne sont que l'expression timide et respectueuse des sentiments de crainte ou d'admiration d'un peuple enfant. les autres, au contraire, sont empreints de cet esprit étroit et niaisement pusillanime, qui est le résultat le plus direct d'une superstition en quelque sorte réfléchie et souvent imposée par des influences du dehors. Une étude d'ensemble sur les hymnes médicaux des védas aurait bien son intérêt; nous y avons songé souvent déjà, et c'est un projet auquel nous ne renonçons pas, mais pour lequel jusqu'ici les matériaux auraient manqué. Nous nous contenterons d'ajouter que dans le dixième *mandala* ou dixième et dernière section du Rigvéda, se trouvent surtout les hymnes relatifs aux invocations contre les puissances nuisibles et occultes, hymnes qui font pressentir ceux du quatrième véda; et que ce quatrième véda, qui contient aussi un certain nombre de chants fort anciens, paraît, d'un autre côté, appartenir déjà en partie au monde brahmanique, sur les confins duquel il est pour ainsi dire placé.

Mais, si pour toute cette période, dite védique, aucun ouvrage spécial, relatif à l'art médical, n'est parvenu jusqu'à nous. en faut-il conclure, rigoureusement, qu'aucun travail de cet ordre n'ait été tenté ou même exécuté? Le contraire pour nous n'est pas douteux, et nous aurons pour appuyer notre opinion l'autorité même de M. Weber.

Voici les divers motifs qui nous l'ont fait admettre : 1° Deux branches d'études qui n'appartiennent pas nécessairement à la science sacrée, mais qui s'y lièrent indissolublement, prirent

pendant la première période un développement assez marqué. Ce fut d'abord la grammaire, instrument indispensable, à la fin des temps védiques, parce que la langue des védas, qui n'est pas le sanscrit classique, après avoir été l'idiome commun, finissait par se subdiviser en dialectes divers ; d'où il résultait pour permettre la compréhension des chants primitifs, la nécessité de commentaires grammaticaux. Ce fut ensuite la philosophie, qui procède nécessairement des tendances de l'esprit humain arrivé à un certain degré de développement, et que ses défenseurs avaient intérêt à conserver. De l'observation de ce fait résulte déjà la preuve que, pendant l'ère védique, les études étrangères par le fond à la théologie, ne furent pas complétement négligées. Il n'en résulte pas encore que parmi ces études, que nous nommerons accessoires si l'on veut, la médecine ait eu une place, mais nous croyons être en mesure de l'établir. En effet, 2° il existe, comme appendices aux védas, et surtout au quatrième véda, une série de compositions variées, qui sont loin d'être toutes étudiées ou connues aujourd'hui, et que l'on nomme les *Upanishads ;* les unes traitent des questions de théologie transcendante, les autres sont écrites dans le but de défendre certaines opinions religieuses dissidentes, ce sont nécessairement les plus récentes. Or, parmi ces Upanishads il en est deux qui vont nous venir en aide d'une façon puissante. Ce sont : 1° la *Garbha-Upanishad*, dont M. Weber dit : « Son contenu s'éloignant de toutes les autres » Upanishads, se rapporte au corps humain, à sa formation » comme embryon, à la manière dont il est composé en ses » diverses parties, soit à leur nombre et à leur poids. C'est le » commentaire d'une strophe trishtubh (nom du mètre adopté » pour la strophe) placée au début, dont différents mots sont » examinés scrupuleusement » (*Op. cit.* trad. franç., p. 271) ; 2° la *Prânâgnihotra-Upanishad*, qui « montre la relation des » parties et des fonctions du corps avec les parties relatives » du sacrifice, d'où ressort implicitement l'inutilité du der-

» nier : la fin promet à celui qui lit cette Upanishad la même » récompense qu'à celui qui expire à Vârânasi (Benarès, appelée » aussi Kaçi, comme nous l'avons vu plus haut), c'est-à-dire » l'exemption d'une seconde naissance. » (*Idem*, p. 275.) Ces deux citations prouvent, évidemment, qu'à une époque plus ou moins reculée, qu'il n'est pas possible de déterminer, mais qui assurément précédait celle où les ouvrages médicaux proprement dits, qui nous sont parvenus, furent entre les mains des brahmanes, l'anatomie, au moins celle des animaux qu'on sacrifiait, était étudiée en détail ; or, qui dit étude de l'anatomie, dit naturellement étude de la médecine, surtout puisque ces prêtres qui offraient les sacrifices étaient précisément ceux qui exerçaient l'art de guérir ; et qui dit étude de l'art de guérir, dit aussi production des ouvrages spéciaux, car quand on écrit sur l'anatomie, tout fait supposer qu'on écrit aussi sur la pathologie.

Reste une dernière question : Pourquoi les connaissances anatomiques de cette époque ont-elles été conservées dans des traités spéciaux, tandis qu'il ne nous est rien parvenu des traités sur les autres branches de la médecine? La réponse sera très simple. L'anatomie, comme branche accessoire, mais utile, de la science du sacrifice, faisait partie du livre sacré, du livre par excellence, de la *Bible;* et c'est à ce titre que les deux upanishads dont nous parlions plus haut ont été incorporées au quatrième véda. La pathologie, au contraire, la matière médicale, etc., n'étant pas sauvegardées par ce prestige, étaient livrées aux élucubrations des travailleurs, qui remaniaient, retranchaient, ajoutaient à leur guise. Il en est résulté que, « par suite de la difficulté de conserver les ouvrages, » l'heureux successeur a presque toujours supplanté son prédécesseur, qu'il surpassait. Celui-ci, devenu superflu, était » par suite mis de côté ; il n'était plus appris par cœur, et aussi » on cessait de le copier ! Et ainsi, à moins qu'une autre in- » fluence n'intervienne, nous ne possédons presque de toutes

» ces branches que la fleur des ouvrages, où chaque branche » a atteint sa perfection, ouvrages devenus, pour ainsi dire, » modèles classiques, et d'après lesquels s'est formée plus tard » la littérature moderne.... » (Weber, *Op. cit.*, p. 295.)

Ainsi, nous pourrions résumer en ces quelques mots ce qui regarde la période védique : concentration encyclopédique des littératures au profit de la littérature sacrée ; premières traces des œuvres médicales dans les hymnes du Rigvéda; plus tard, dans les hymnes de l'Atharvavéda; descriptions anatomiques dans les Upanishads, composées pour servir de guide au sacrificateur ; probabilités puissantes en faveur de l'existence, à cette époque, d'une certaine quantité de livres perdus aujourd'hui, et dont le contenu fut absorbé par les ouvrages de la seconde période.

II

PÉRIODE SANSCRITE. — TABLEAU GÉNÉRAL DE LA LITTÉRATURE SANSCRITE. — SUÇRUTA ET CHARAKA. — L'AYURVÉDA ET SES SUBDIVISIONS.

En traitant plus haut (lettre deuxième) du développement de la médecine, nous avons appliqué la désignation de *brahmanique* à la période consécutive à l'époque védique. Notre but, en adoptant cette expression, était de bien faire comprendre que nous restions complétement en dehors de l'esprit bouddhique, qui eut sa vie et sa littérature à part. M. Weber nomme cette seconde période, considérée au point de vue de l'histoire littéraire, période *sanscrite*. Cette expression, dont l'opportunité a été contestée, a pour but de faire ressortir l'importance de la langue, qui est devenue le *sanscrit*, c'est-à-dire

le langage *parfait*, langage désormais réservé aux érudits et aux savants, par opposition aux dialectes *pracrits*, ou dérivés, qui étaient d'un usage journalier dans la masse du peuple. Mais, en dehors du caractère tiré de la langue, il en est un autre auquel nous avons déjà fait allusion, et qui contribue considérablement à déterminer la physionomie de cette seconde période. C'est une sorte de division du travail, d'où la littérature sanscrite tire ce cachet d'universalité qui manque à la littérature védique, et qui tient à ce que chaque genre y est cultivé pour lui-même ; comme cela s'était déjà présenté auparavant, dans quelques upanishads et dans quelques brahmanas. Pendant l'ère védique, il y avait *le livre;* pendant l'ère brahmanique, il y a *les livres*. Nous allons, comme nous l'avons fait pour la première période, parcourir rapidement l'ensemble de ces richesses, dont une si grande partie est aujourd'hui connue de l'Europe.

En tête de la littérature sanscrite, nous rencontrons les Épopées, dont deux surtout sont célèbres : le Râmâyana et le Mahâbhârata, que M. le baron Guerrier de Dumast a ingénieusement nommés la Râmaïde et la Bhâratide ; poëmes gigantesques, dont le dernier a une étendue qui dépasse de beaucoup cent mille vers, et dont le premier a été entièrement traduit en plusieurs langues de l'Europe, et notamment en français. Vient ensuite la poésie dramatique, riche d'œuvres fort intéressantes, dont un grand nombre sont traduites, et dont une même, *le Petit char d'argile*, de Soudraka, a paru sur la scène française, arrangé en cinq actes, en vers. Nous mentionnerons aussi les fables, dont une grande quantité nous étaient arrivées par les peuples arabes et persans, avant la connaissance du sanscrit : l'Hitopadésa, ou Instruction utile, en est un recueil assez considérable, qui a été traduit en français par M. Lancereau, dans la Bibliothèque elzévirienne. Terminons ce qui a trait aux œuvres poétiques, en citant la littérature érotique dont quelques représentants, comme la gracieuse composition intitulée

le *Nuage messager*, ont été l'objet de travaux nombreux.

Quand je dis que nous laissons là les œuvres poétiques, il ne faut comprendre ces paroles que pour ce qui regarde le fond, et non la forme des œuvres; car la grande majorité des livres sanscrits sont en vers; les livres relatifs aux sciences, à la grammaire, les lexiques, etc., comme les autres : cela tient à des questions que nous ne pouvons aborder ici.

Mentionnons d'abord les œuvres philosophiques extrêmement intéressantes, et où nous retrouvons, sous des formes diverses, des systèmes analogues à ceux des écoles modernes et à ceux de l'antiquité classique. La philosophie médicale de l'Inde, à laquelle nous consacrerons un chapitre spécial, n'était pas sans relations avec les théories philosophiques de l'époque. Dans notre premier travail (thèse couronnée, 1858, 2e tirage, in-8, pages 24-25), nous avions cru devoir dire que, contrairement à Hippocrate, Suçruta ne pouvait point appuyer ses théories sur celles de grandes écoles philosophiques qui, comme cela se passait en Grèce, contrôlaient les faits et apportaient leur contingent de découvertes. De là résultait à nos yeux, pour Hippocrate, le mérite d'avoir fait franchir à la médecine le seuil de l'autel, échappant ainsi, en partie, aux pratiques superstitieuses. Cette proposition, vraie dans un sens, est exagérée dans un autre. Nous essayerons ailleurs d'exposer notre opinion complète, avec plus de détails.

Après les ouvrages relatifs à la philosophie, nous citerons les travaux grammaticaux, aussi nombreux que profonds, et dont les plus importants ont été édités dans ces derniers temps, en Europe; les ouvrages relatifs aux mathématiques; ceux relatifs à l'astronomie, dont l'étude dans l'Inde remonte à une si haute antiquité, et qui était, au dire de Strabon, l'occupation journalière des Brahmanes; ceux relatifs à la métrique, à la magie, etc.

Le droit fut aussi, chez les Indous, l'objet des constantes préoccupations de leurs savants, et le célèbre Code de Manou,

qu'ils suivent encore aujourd'hui, est devenu familier, pour ainsi dire, à tous ceux qui en Europe s'occupent de questions de droit ou de questions orientales.

En dehors de tout ce que nous venons d'énumérer, les Indous réunissaient sous le nom commun d'upavedas (c'est-à-dire véda inférieur, sous-véda, ὑπο-veda) les ouvrages correspondants à quatre branches des connaissances de l'époque : l'art de la guerre, la musique, les arts plastiques, et enfin la médecine.

La médecine, considérée dans son ensemble, portait le nom de Ayurvéda, que nous pourrions fort bien traduire par *Véda de la santé*, c'est-à-dire science de ce qui a rapport à la durée de la vie, comme nous l'avons déjà dit. Ce mot n'est donc pas le titre de tel ou tel ouvrage, pas plus que notre terme générique de *science médicale*. Mais comme, à l'époque où nous nous reportons, les diverses parties de la science avaient encore reçu individuellement assez peu de développement pour permettre de traiter de tout en un seul livre, il y avait des *Compendiums* qui portaient avec quelque raison le titre de *Ayurvéda*, puisqu'on y résumait toutes les connaissances utiles à l'art de guérir. Cela n'empêchait pas la création d'œuvres partielles, relatives à la matière médicale, aux maladies des femmes, etc.

Avant d'indiquer en quoi consistaient les diverses parties de la science médicale dans l'Inde, nous devons dire quelques mots de ses principaux représentants, dans les œuvres desquels nous puiserons les renseignements qui vont suivre. Les documents sanscrits, arabes et autres, nous ont transmis les noms, et quelquefois les livres, d'un assez grand nombre de médecins indous; mais, au-dessus de tous ces noms, deux surtout apparaissent entourés du respect profond et de la vive admiration des Indiens et même des Arabes : ce sont ceux de Charaka et de Suçruta. Il nous est resté sous le nom du dernier un livre considérable, un ayurvéda dont le texte sanscrit a été imprimé à Calcutta en 1835, et dont un médecin

allemand, le docteur Hessler, a donné une traduction latine, trop souvent obscure; ce qui tient, sans doute, à ce qu'il n'avait pas, pour éclairer le texte, des commentaires plus modernes suffisamment explicites.

Quant à Charaka, que quelques orientalistes regardent comme fort antérieur à Suçruta, ses ouvrages n'ont pas encore été imprimés, et nous ne les connaissons que par des manuscrits plus ou moins complets, et l'étude qu'en ont faite les auteurs qui se sont occupés de la médecine dans l'Inde antique : Royle, Wilson, Wise, Webb, etc. Nous n'avons vu nulle part, sous son nom, l'indication d'un manuscrit aussi étendu que le livre de Suçruta ; mais il peut très bien en exister qui ne soient pas arrivés à notre connaissance. Les noms de Charaka et de Suçruta furent assez célèbres chez les Arabes pour que, vers le VIIIe siècle, ils traduisissent tout ou partie de leurs œuvres ; c'est donc surtout d'après ces deux auteurs que nous allons tracer le cadre des connaissances médicales chez les Indous.

L'ayurvéda complet, cette sorte d'encyclopédie, comprenait ce que nous entendons aujourd'hui par sciences médicales et sciences accessoires ; on y comptait diverses parties d'inégale importance, et dont quatre, les trois dernières surtout, pourraient être appelées fondamentales, parce qu'elles sont, à vrai dire, la base de l'édifice, et qu'à la rigueur elles suffiraient pour le constituer tout entier. Voici quelles étaient ces diverses subdivisions.

Les parties principales étaient d'abord :

La sûtrasthâna, de sûtra, *précepte*, sthâna, *section*, qui correspond à nos livres de pathologie générale, en ce sens qu'on y traite un peu de tout, en donnant les principes de chaque science, sans entrer, pour aucune, dans de grands développements. Les œuvres des deux maîtres cités plus haut renferment chacun une sûtrasthâna ; celle de Suçruta comprend quarante-six chapitres. La sûtrasthâna de Charaka qui n'est,

comme nous verrons, que la seconde partie de son livre, *de semeiotice et therapiâ universe tractat*, d'après Dietz (*op. cit.*, p. 129). Cette partie de l'ayurvéda pourrait à la rigueur être mise à part, comme de nos jours les ouvrages traitant exclusivement de la pathologie générale, quoique les deux espèces d'ouvrages ne soient pas conçus sur le même plan; aussi existe-t-il des manuscrits contenant seulement la sûtrasthâna.

2° La nidânasthâna, de Nidâna, *cause première*; ce mot signifie proprement étiologie, mais la nidânasthâna comprend en même temps des questions de symptomatologie et de pathologie proprement dite, c'est donc, somme toute, un traité de pathologie spéciale. Cette seconde partie est, dans l'ouvrage de Suçruta, en concordance avec la quatrième partie qui traite de la thérapeutique; et, comme en suivant cette concordance, on épuise la nidâna avant d'avoir atteint la fin de la thérapeutique, on en a conclu, et M. Hessler le premier, que la nidâna, telle que la donne l'édition de Suçruta, est incomplète. Nous sommes de cet avis; néanmoins, nous ferons observer qu'un manuscrit de Suçruta, accompagné de commentaires (n° 4 de la collection Baylor, *Bibl. Est India house*), ne contient dans sa nidâna que seize chapitres, qui correspondent exactement à ceux du Suçruta de Calcutta. Mais cette question est plus intéressante aux yeux des orientalistes qu'aux yeux des médecins, et nous n'insisterons pas davantage.

3° La çarirasthâna, de çarira, *corps*, traite de l'anatomie, de la physiologie et de l'embryologie. Dans l'ayurvéda de Suçruta, la çarirasthâna ne comprend que dix chapitres; elle manque dans un certain nombre de manuscrits, et l'un d'eux notamment, intitulé *Charaka-sanhitâ*, que Dietz qualifie de *opus Charakæ integrum*, ne contient aucune partie relative spécialement aux sciences anatomo-physiologiques. Néanmoins, nous savons par Suçruta, que les Indous étudiaient l'anatomie par la dissection des cadavres, et nous devons en conclure que

cette science était, chez eux, assez avancée pour faire partie, dès les temps anciens, de l'enseignement classique.

4° La chikitsitasthâna ou chikitsasthâna, de chikitsâ, *pratique de la médecine* (chikitsaka, *médecin*), est la thérapeutique, c'est-à-dire la science des moyens de guérison, en comprenant sous ce titre, non-seulement les remèdes, mais aussi les opérations manuelles, chirurgicales, les pansements, etc. C'est dans cette section que se trouvent exposées les connaissances chirurgicales des Indous, connaissances que, avec une hardiesse et une habileté étonnantes, ils avaient poussées si loin. La chikitsâ de Suçruta ne comprend pas moins de quarante chapitres. Un manuscrit, étendu de cent quatre-vingt-six feuilles (cat. Lond., Cod. 113. *Bibl. Est India house*), contient la chikitsasthâna de Charaka.

En dehors de ces quatre parties fondamentales, l'ayurvéda en contenait d'autres dont nous dirons quelques mots.

C'est ainsi 1° que nous trouvons, dans Dietz (*op. cit.*), l'indication d'un manuscrit de Charaka, qui commence par une partie intitulée *Indriyasthâna*, laquelle traite, après des invocations aux divinités, des difficultés de l'art et de la dignité de la médecine.

2° Le livre de Suçruta, en outre des quatre parties indiquées plus haut, contient la Kalpasthâna, où la science des poisons et des antidotes est étudiée en huit chapitres, et enfin, l'Uttaratantra, ou dernier traité (uttara, *dernier;* tantra, *traité*); c'est une sorte de manuel des spécialités, comme les maladies des sens, celles causées par les mauvais esprits, etc. (F.)

Quelque brèves que soient les analyses de manuscrits que nous avons pu étudier, nous aurions très aisément, dans ce court aperçu de la littérature médicale sanscrite, fait intervenir bien d'autres noms que ceux de Charaka et de Suçruta. Si nous ne l'avons pas fait, c'est que nous ne croyons guère à la personnalité des auteurs médicaux indous; nous pensons,

au contraire, que, tout en paraissant ne nous être occupé que de deux personnages, nous avons parlé des œuvres de nombreux auteurs, et sans doute d'auteurs appartenant à des générations bien différentes. C'est ainsi, par exemple, que dans l'Ayurvéda de Suçruta, on trouve (*Sutrâsthana*, c. I) que l'exposition de l'Ayurvéda comprendra 120 chapitres. Ces mots font partie d'un distique isolé, lequel est suivi de la phrase suivante en prose : « Ces 120 chapitres sont contenus dans cinq sections : Sutrasth...., etc. Dans l'Uttarantra, dernier traité, nous développerons les questions, suffisamment importantes, qui n'auront pas été expliquées. » Cette dernière phrase est certainement d'une rédaction postérieure, et a été ajoutée à l'époque où le sixième traité fut adjoint aux cinq autres. A cette question s'en rattachent d'autres, plus compliquées, dont la discussion ne peut trouver place ici.

Après avoir ainsi parcouru superficiellement l'ensemble de la littérature médicale indoue, nous allons, étudiant de plus près le livre de Suçruta, essayer de saisir assez bien la direction des idées scientifiques de l'ouvrage, pour en faire ressortir le tableau du système médical théorique dans lequel il est crit; après quoi nous ferons le même travail pour la philosophie médicale que nous étudierons en elle-même d'abord, puis comparativement avec les grands systèmes philosophiques de l'Inde, et notamment la philosophie rationaliste de l'école sânkhya.

Bibliographie :

Max Müller, *A History of Ancient Sanskrit Literature*, 1 vol. in-8. Londres.

Alb. Weber, *Academische Vorlesungen*, etc., *op. cit.*

Ainslie, *Materia indica, or some account of those Articles which are employed by the Hindoos*, etc., *and a copious List of Oriental Books immediately connected with General Science*, etc., 2 vol. in-8. Londres, 1826.

Royle, *An Essay on the Antiquity of Hindoo Medicine*, etc. Londres, 1837.

Dietz, *op. cit.*

Wise, *op. cit.*

CINQUIÈME LETTRE

SYSTÈME MÉDICAL DE L'AYURVÉDA. SES RELATIONS AVEC LES DOCTRINES PHILOSOPHIQUES DE L'ÉCOLE SANKHYA, OU RATIONALISTE.

La nouveauté et l'étrangeté du terrain sur lequel la question que nous allons étudier nous transporte, nous ont décidé à placer dès le début de ce chapitre les conclusions qui seront le résultat de notre exploration. Il nous a semblé que le lecteur, connaissant d'avance le but vers lequel nous le dirigerons, serait par là mieux à même de s'orienter dans les voies un peu détournées que nous lui ferons suivre. Voici donc, en résumé, ce que nous allons tenter de démontrer :

1° Le système médical de l'*Ayurvéda* repose sur une théorie physiologique qui a elle-même pour base l'hypothèse de la présence, dans l'économie, de *trois humeurs radicales : l'air*, la *bile*, le *phlegme*.

2° Les manifestations morbides les plus compliquées, lorsqu'elles ne sont pas dues à l'action de quelque agent extérieur, à quelque vice héréditaire, etc., ont toutes pour début une *viciation humorale*.

3° Celle-ci est due à une alimentation composée de substances dans lesquelles les *cinq éléments*, *air*, *feu*, *terre*, *eau*, *éther* [âkâsa], ne sont pas dans une proportion convenable.

4° Cette théorie des cinq éléments fut adoptée par une *école philosophique* célèbre, dite le *Sânkhya*, dont les idées fondamentales se retrouvent dans les grandes productions de l'esprit indou, et notamment dans l'*Ayurvéda* de Suçruta.

5° Le système sânkhya, qui enlève à l'âme toute activité, et ait rentrer le moi et la conscience au nombre des choses périssables, que la mort du corps anéantit, est amené nécessairement à créer dans l'homme une seconde puissance *à base organique*, pour ainsi dire, dont les attributions sont immenses; il lui donne pour corrélatif, pour objectif, la vitalité, ou *souffle vital*.

6° Malgré ce luxe d'entités distinctes, de forces vitales, la *médecine pratique* se sépare nettement de la philosophie là où finit la matière, c'est-à-dire au delà des éléments matériels, et n'admet pas que le médecin, dans le but d'arriver à guérir, doive avoir d'autre préoccupation que la recherche de la lésion, dont le premier terme est l'altération humorale simple, dans la fièvre intermittente, par exemple.

Notre route étant ainsi clairement tracée et jalonnée, essayons de la parcourir.

Quel que soit le siècle auquel on se reporte, quel que soit le peuple qu'on interroge, si ce siècle et ce peuple ont été les témoins d'une civilisation assez avancée pour ne plus permettre à un seul homme d'embrasser dans ses études tout le cercle des connaissances humaines, il est facile de s'apercevoir qu'un grand courant entraîne néanmoins tous les penseurs dans une direction commune, qu'une même atmosphère intellectuelle les enveloppe. La voix des rares novateurs est couverte par les cris de la foule ; ils sont méconnus par leur génération ; c'est la génération suivante qui recueille les fruits de leurs découvertes, si l'écho de leurs protestations ne s'est pas éteint avant d'arriver jusqu'à elles.

Voilà pourquoi, dans le cas particulier, nous regardons comme essentiel de ne pas nous borner à l'exposition pure et

simple du système médical théorique adopté par Suçruta, mais de déterminer en même temps dans quel milieu philosophique il a pris naissance, et quelle a été, sur son développement, l'influence de ce milieu. Nous aurions voulu aller plus loin, étendre notre parallèle jusqu'aux autres nations qui ont une origine commune avec les peuples de l'Inde, et nous voulons surtout parler de la Grèce; mais nous réservons encore la question, qui n'est guère moins difficile qu'intéressante, et sur laquelle, pour notre part, nous déclarons n'avoir pu jusqu'ici arriver à une opinion bien arrêtée.

La théorie médicale de Suçruta, reposant nécessairement sur les idées qu'il avait adoptées relativement à l'organisation de l'homme, nous allons d'abord l'interroger à ce point de vue; mais c'est ici surtout que nous tenons à ce qu'on ne l'oublie pas : ce n'est pas la pensée particulière à un médecin que nous donnons ici, mais bien celle de toute une époque, et sans doute de la mieux caractérisée dans les annales de la médecine indoue.

Au plus profond de l'organisme, avec lequel elles sont toujours dans un rapport de solidarité absolue, et auquel elles servent de *substratum*, sont d'abord les *trois humeurs radicales :* l'*air*, la *bile* et le *phlegme*. « L'air, la bile et le phlegme, dit Suçruta, concourent à la conservation du corps; tant que ces principes sont doués d'activité, occupant le corps en haut, en bas et au milieu, celui-ci est soutenu comme une maison reposant sur trois colonnes. De là vient que certains médecins appellent les humeurs les trois colonnes. Viennent-elles à être frappées d'inertie, elles entraînent la dissolution du corps. Avec leur aide, au contraire, et celui d'un quatrième principe, le sang, le corps naît, dure et se dissout suivant une marche normale. » (*Sutrast.*, ch. 21.)

Arrêtons-nous un instant et fixons notre attention sur la valeur étymologique des termes employés pour nommer les trois humeurs. L'air est appelé par Suçruta *vâta*, de la racine

vâ, qui signifie aller; *vâta* signifie donc proprement *celui qui se promène :* aussi le même mot était-il admis dans le langage médical pour signifier les douleurs névralgiques et rhumatismales. — La bile est exprimée par le mot *pittu*. Wilson, dans son dictionnaire, propose plusieurs étymologies, dont l'une, la moins vraisemblable à première vue, nous semble exacte. Elle consiste à dériver le mot *pitta* du verbe *tapa*, enflammer, par l'interversion de l'ordre des deux syllabes, ce qui donne *pata*. Au lecteur peu familier avec les règles étymologiques, et que ce procédé, aventureux et arbitraire en apparence, a fait sourire, nous ferons remarquer qu'il emploie chaque jour des expressions formées de cette façon; il lui suffira, pour s'en convaincre, de comparer μορφη et *forma*, *étincelle* et *scintilla*, etc. — Le troisième principe est exprimé par le mot *çleshman*, que Wilson définit : « *The phlegmatic humour, one of the three principal humours or fluids of the body* », et qu'il fait venir de la racine *çlisha*, adhérer à, d'où est venu *çlèsha*, cohésion. Pour justifier ces étymologies, et montrer qu'elles donnent bien le sens intime attaché aux noms des humeurs, nous ne pouvons mieux faire que de citer le passage suivant : « Le corps, dit l'*Ayurvéda*, trouve dans les propriétés des humeurs les sources des *mouvements* dont il est le siége, de la *chaleur vitale* qui l'anime, de l'*affinité* qui relie ses diverses parties. » (*Loc. cit.*) Nous compléterons tout à l'heure ce que nous avons à dire des humeurs, quand il s'agira de la formation des maladies.

Entre ces trois principes radicaux et les organes proprement dits, ou les parties du corps, se plaçaient naturellement les organes élémentaires, que Suçruta confond souvent avec les humeurs sous la dénomination commune de sécrétions. En tête de la liste, nous trouvons, comme premier résultat de la nutrition, « le *chyle*, agent vivificateur qui alimente et produit le *sang;* celui-ci, remarquable par sa belle couleur, nourrit la *chair*, laquelle produit directement le *tissu cellulaire*, qui affer-

mit et nourrit les os; ceux-ci, auxquels le corps doit sa solidité, produisent la *moelle* qui les remplit. Caractérisée par ses propriétés lénitives, douces et viriles en même temps, elle alimente le *liquide spermatique*, emblème de la vivacité, de l'énergie, du plaisir, de la force, de la joie, et agent générateur. » Suçruta complète cette liste des parties sécrétées ou excrétées par la mention de l'urine, des fèces, de la sueur, du sang menstruel, de l'*embryon* et du lait.

Ces quelques données, relatives aux théories physiologiques exposées dans l'*Ayurvéda*, vont nous suffire pour saisir et comprendre l'idée que l'auteur se faisait de l'évolution pathogénique et du rôle de la thérapeutique. « Quand le *circuit* organique, dit ailleurs Suçruta, commençant au chyle et finissant à la liqueur spermatique, est dans son état normal, la vitalité corporelle atteint son maximum. Nous donnons à cette vitalité, dans notre école, le nom de *force vitale.* » (*Loc. cit.*, ch. 15.) — « En résumé, quand dans un organisme les humeurs, la chaleur animale, les organes élémentaires, les sécrétions sont dans un équilibre normal, quand les fonctions sont régulières, l'intelligence est nette, les sens précis, l'esprit libre, et l'homme est dit en état de *santé* parfaite. » (*Loc. cit.*)

Comment le trouble pénètre-t-il dans ce calme fonctionnel qui vient d'être si nettement déterminé? Comment cet équilibre général que soutient la force vitale est-il rompu? En un mot, comment naît la maladie, comment succède-t-elle à la santé?

Pour répondre à cette question, voyons d'abord quelle classification Suçruta admet dans l'exposition des diverses formes pathologiques. Il établit une première distinction entre la médecine et la chirurgie, en disant : « Les maladies sont de deux sortes : celles dont la guérison exige le recours aux instruments, et celles qui peuvent se guérir par les médicaments externes ou autres. On peut médicamenter dans les maladies

chirurgicales ; mais, pour les maladies curables par les remèdes, il ne faut jamais recourir aux opérations. »

Puis, revenant, en quelque sorte, sur ce qu'il vient de dire, il développe une autre classification qui contient le cadre pathologique tout entier, et divise les maladies en sept classes, selon l'étiologie. Six d'entre elles comprennent les maladies héréditaires, celles dues aux accidents de la grossesse, les lésions chirurgicales, les maladies infligées par les dieux, comme les effets de la foudre, les maux dus à l'influence des esprits, etc. Une septième classe (la troisième de Suçruta), de beaucoup la plus importante et la plus considérable, renferme les maladies qui sont le résultat de la corruption des humeurs. Suçruta entend par là, autant que des indications grossières et souvent fantastiques permettent de l'affirmer, ce que nous appelons aujourd'hui les fièvres et une partie des inflammations. C'est donc sur les maladies dues aux altérations des humeurs que portaient les théories de l'époque, et l'auteur de l'*Ayurvéda* est tellement convaincu de l'importance des affections qui ont cette origine, que, quelques lignes plus bas, oubliant toutes les autres, il dit : « L'air, la bile et le phlegme, en raison de leurs facultés de produire, de développer, de répandre, sont la source de tous nos maux. » Mais cette altération humorale, qui était comme l'origine et le premier pas de l'évolution pathogénique, n'amenait pas nécessairement une maladie après elle ; lorsqu'elle ne dépassait pas un certain degré, elle était compatible avec le maintien de la santé. Car, l'état parfaitement normal des trois principes, état qui suppose une observation absolument régulière de toutes les lois hygiéniques, et l'absence complète des influences pernicieuses du dehors, sur lesquelles l'homme n'a pas toujours prise, est une condition dans laquelle celui-ci se place et surtout se maintient difficilement. De là résulterait, dit l'*Ayurvéda*, que « si l'altération de l'air et des autres humeurs, et le développement des fièvres et des maladies analogues, étaient indissolublement

liés, tous les êtres vivants seraient perpétuellement malades...» — « C'est ainsi que la foudre d'Indra, le vent, l'éclair, la pluie, qui ne sauraient exister si l'atmosphère n'existait pas, ne se manifestent pourtant pas toujours, malgré la présence permanente de l'atmosphère. » (*Loc. cit.*, ch. 24.) Il résulte assez nettement de tout cela que les trois humeurs qui ont été nommées plus haut les trois colonnes de l'organisme, n'ont pourtant qu'un rôle physiologique extrêmement limité, et que leur état normal parfait, si tant est qu'elles le connaissent, n'est autre que leur silence absolu dans les profondeurs de l'organisation, silence résultant de l'absence de toute cause irritante.

Voyons maintenant quelles sont ces causes amenant l'irritation, puis l'altération consécutive des humeurs. A l'aide de quels agents ces effets sont-ils produits? Comment s'introduisent dans l'organisme ces trouble-fêtes dont les visites sont si fréquentes? Il est clair que l'alimentation, avec tous les phénomènes de la nutrition, et la respiration, sont les fonctions pendant l'exercice desquelles naissent tous ces désordres. Les aliments, en effet, comme tout ce que l'univers renferme, sont des composés, avec des proportions différentes, des cinq éléments, l'air, le feu, la terre, l'eau, l'éther. Ces cinq principes, considérés individuellement, sont d'une innocuité parfaite; mais leurs composés jouissent de propriétés nouvelles qui font que la même substance est utile dans certains cas et nuisible dans d'autres. De là vint cet aphorisme cité par Suçruta : « Ce qui est utile à l'air étant nuisible à la bile, aucune substance ne peut être absolument salutaire ou absolument insalubre. Néanmoins, ajoute-t-il, certains maîtres ne partagent pas complétement cet avis. » Et il se met au nombre des dissidents, en indiquant toute une liste de substances qu'il regarde comme absolument saines. Quoi qu'il en soit, c'est par cette voie que l'évolution morbide arrive à son premier degré de manifestation évidente, l'altération des humeurs. Que se

passe-t-il ensuite? Les humeurs, une fois viciées, choisissent un siége de prédilection, et c'est à partir de ce moment que leur présence, jusque-là silencieuse et inaperçue, va se manifester, car la doctrine le dit bien formellement : « Quand les humeurs irritées et viciées, errantes jusque-là dans l'organisme, s'accumulent en quelque région du corps, celle-ci sera très-prochainement le siége d'une maladie. « (*Loc. cit.*, ch. 24.) « L'air, qui se trouve partout, dans la tête, dans l'estomac, s'accumule surtout dans la partie inférieure du ventre et le rectum, où il donne lieu à des affections très-graves. » (*Nidânasthana*, ch. 1.) La bile s'entasse de préférence dans le foie et la rate (où elle opère normalement la rubéfaction du sang!), dans le cœur, l'œil, la peau; le phlegme, dans la poitrine, le cerveau, la bouche et ses dépendances, l'estomac. L'accumulation des humeurs, « telle est, dit l'*Ayurvéda*, la première phase » de l'évolution morbide. Indiquons en quelques mots comment se complète ce processus pathogénique. A la suite d'influences qui sont longuement énumérées, les humeurs altérées et accumulées s'enflamment : deuxième phase. Puis, sous l'influence d'une sorte de fermentation dans laquelle l'air joue un rôle décisif, les humeurs irritées font irruption sur les divers organes, viscères et autres : troisième phase. Les organes, cédant à cette influence corrosive, sont altérés dans leur structure intime : quatrième phase. Puis viendront des manifestations pathologiques matérielles plus évidentes et surtout plus profondes, ulcères, tumeurs, etc. : cinquième phase. Enfin apparaîtront les symptômes indiquant que l'organisme, pliant sous le faix, voit ses forces fléchir devant l'action morbifique de plus en plus puissante, et que celle-ci triomphera par la dissolution du corps ou tout au moins par l'incurabilité; ces symptômes sont la diarrhée persistante, la fièvre continue, etc. : sixième phase.

Ainsi, nous avons pris l'homme en état de parfaite santé, nous l'avons suivi jusqu'au moment où la ruine de son orga-

nisme est opérée, et nous n'avons rencontré sur notre chemin, à aucun degré de cette série d'étapes dans la marche du mal, l'intervention d'un agent étranger aux forces de résistance inhérentes à la constitution même des organes. Point d'archée, point d'agent médiateur ou conservateur destiné à lutter avec l'influx morbide; l'organisme, doué d'une certaine solidité, tenant à l'agencement de ses parties et dominé par le degré de pureté des humeurs radicales, résiste tant que celles-ci ne sont pas altérées dans une proportion telle qu'elles deviennent elles-mêmes des agents destructeurs, toxiques, *des corps étrangers*. A partir de ce moment, l'organisme cède, succombe, et éprouve des dommages graves ou légers, momentanés ou définitifs, en rapport avec la gravité des altérations humorales.

Et pourtant, nous venons de voir un peu plus haut l'auteur de l'*Ayurvéda* nous parler d'une force vitale, qui, ajoute-t-il, porte ce nom précisément dans l'école à laquelle il appartient.

Mais, nous dira-t-on, entendait-il par là un agent spécial déterminé, indépendant des organes, ou simplement l'ensemble des forces physiologiques? Nous croyons que l'agent qu'il nomme ainsi avait bien à ses yeux une existence séparée, et nous pensons en trouver la preuve dans le passage suivant, où il caractérise cette puissance : « La force vitale, dit-il, ou plus littéralement le souffle vital, a toutes les qualités de Soma (1); comme lui, elle est onctueuse, pure, fraîche, douée de fixité et de mobilité, innocente (2), douce, parfumée comme un sol fertile... Vient-elle à manquer, le corps périt. Les maladies, le marasme, la colère, la tristesse, la concentration excessive de l'esprit, la fatigue, la faim, la détruisent en la

(1) S'agit-il ici de la lune, comme le pense le docteur Hessler, ou de la liqueur sacrée extraite de l'*Asclepias acida?* Le mot a ces deux sens, et nous ne saurions décider.

(2) Le texte porte *vivictam*, que le docteur Hessler traduit par *distincta*, distincte, séparée. Quoique ce sens serve mieux notre cause, nous croyons que notre expression *innocente*, qui est un autre sens donné par Wilson, est plutôt celui de l'auteur.

forçant à quitter les éléments du corps. Nous n'avons pas l'intention d'essayer l'explication de ce parallèle; mais nous croyons que la manière dont Suçruta parle de cette puissance de vie, qui est pour nous l'*animus* des Latins, prouve que c'était à ses yeux une personnalité, un agent déterminé, distinct. Cette théorie, d'ailleurs, était de son temps déjà fort ancienne. Un hymne du *Rigvéda*, que nous avons cité en partie ailleurs, et que nous allons reproduire, établit le fait d'une façon irréfragable :

« Les sens se disputaient entre eux : c'est moi qui suis le premier, c'est moi qui suis le premier, s'écriaient-ils. Puis ils se dirent : Allons, sortons de ce corps; celui d'entre nous qui, en sortant du corps, le fera tomber, sera le premier. La parole sortit; l'homme ne parlait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. La vue sortit : l'homme ne voyait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. L'ouïe sortit : l'homme n'entendait plus, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le manas (*mens*) sortit : l'intelligence sommeillait dans l'homme, mais il mangeait, il buvait et vivait toujours. Le souffle de vie sortit : à peine fut-il dehors, que le corps tomba; le corps fut dissous, il fut anéanti. » L'expérience se complète par la rentrée successive des sens, dont aucun, excepté le souffle vital, ne rend l'existence au corps.

Il nous semble résulter clairement de ce que nous avons dit plus haut que ce souffle vital dont il vient d'être fait mention correspond exactement à cette puissance vitale dont parle Suçruta, et qui, disparaissant du corps, en amène la mort. Dans l'hymne que nous venons de citer, le souffle vital, l'*animus*, est opposé à un autre principe, le manas (*mens* des Latins), dont l'absence fait sommeiller l'intelligence; c'est dire que le *mens* étant sorti, l'intelligence reste encore : cette particularité sera expliquée plus loin. Il y aurait quelque apparence pour que ce fût des deux principes acceptés par une des branches de l'école vitaliste qu'il s'agit ici, c'est-à-dire de

l'âme d'un côté et du principe vital de l'autre. Il y a certainement du vrai dans cette proposition, mais elle est loin d'indiquer, dans les théories correspondantes, ce parallélisme qui semblerait presque évident à première vue.

Il nous faut ici quitter un instant le domaine de la médecine pour pénétrer dans celui de la philosophie, laquelle tout naturellement nous ramènera à la philosophie médicale.

L'étude philosophique et religieuse de l'Inde nous révèle chez les peuples de cette contrée, et à peu près de toute antiquité, une liberté et une indépendance de la pensée telles que, et c'est M. Barthélemy Saint-Hilaire qui parle, ce pays « a présenté au monde un exemple de tolérance qui restera peut-être unique dans les annales de l'humanité. » (Premier mémoire sur le *Sânkhya*, p. 270.) Ainsi, tandis que les brahmanes, conservateurs-nés des traditions sacrées, proclament partout que le *Véda*, la parole révélée, est une autorité sans conteste et sans contrôle, devant laquelle il n'y a qu'à s'incliner ; près d'eux, d'autres brahmanes, leurs confrères, et sans être pour cela traités comme dissidents ou renégats, élèvent la puissance philosophique à côté de la puissance religieuse, proclament l'autorité suprême de la science, et, avec tous les égards dus à la parole divine, relèguent les *Védas* au rang des données traditionnelles bonnes à consulter.

Parmi les systèmes philosophiques développés dans l'Inde, systèmes qui furent assez nombreux et représentèrent toutes les nuances d'opinions, depuis les extravagances mystiques du yoguisme jusqu'au matérialisme radical de Tcharvaka, par exemple, il en est un qui, par l'élévation et la largeur de ses conceptions, eut la plus grande influence sur les idées et se retrouve au fond des productions les plus diverses de l'esprit indou : nous voulons parler du système *Sânkhya*, c'est-à-dire, en langage plus européen, de l'école rationaliste. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans un travail étendu et fort intéressant auquel nous avons souvent recouru, a montré comment le

Sânkhya domine tout le bouddhisme, comment il a présidé aux idées qui ont fait la base du code de Manou, etc.

Il ne nous sera pas difficile d'établir que l'*Ayurvéda* est écrit dans le sens des idées de l'école rationaliste, puisque, au début de la *Çarirasthâna*, ou partie anatomo-physiologique, l'auteur a cru devoir résumer tout un système cosmologique, dans lequel on retrouve les points caractériques du système *Sânkhya*. Nous allons analyser en quelques lignes le contenu de ce chapitre.

Le principe de toutes les créatures, la cause primordiale de l'univers entier, c'est l'*avyaktam*, c'est-à-dire l'insaisissable, l'invisible, l'indéveloppé, par opposition au monde saisissable, *vyaktam* (avyaktam, *l'inconnue* en langage algébrique). L'*avyaktam* n'est autre que Brahma (substantif neutre), différent de Brahma (substantif masculin), première personne de la trinité indienne. De l'*avyaktam* naît le *grand principe* (*mahan*, appelé aussi *Pradjnâ*, la sagesse, *Bouddhi*, l'intelligence, etc.), lequel, considéré dans son objectif, est le *lingam*. Celui-ci, à son tour, donne naissance à l'*ahankara*, le moi (appelé aussi *abhimana*, la conscience, etc.), lequel est avant tout doué d'une grande puissance créatrice; il donne naissance aux cinq *essences* des éléments ou aux cinq *éléments subtils*, comme les nomme M. Barthélemy Saint-Hilaire : l'essence du son, du tact, de la forme (vue), du goût, de l'odorat. Chacun de ces éléments subtils donne naissance à l'*élément réel*, qui lui sert de milieu : l'élément du son à l'éther, celui du toucher à l'air, celui de la forme (vue) à la lumière, celui de l'odorat à la terre, celui du goût à l'eau. Du grand principe naissent aussi : 1° les organes des sens : l'oreille, l'œil, la peau, la langue, le nez; 2° les cinq organes d'action : l'organe vocal, les pieds, les appareils digestifs, sécréteurs et génitaux; 3° enfin le manas (*mens*). Nous avons jusqu'ici vingt-quatre principes bien comptés; en y joignant l'âme ou esprit (*atma*, *pouroushu*), nous complétons la liste.

Essayons maintenant de nous orienter dans cette liste où le lecteur a sans doute entrevu bien des points obscurs, qui le seront longtemps encore. Nous allons cependant tenter d'y faire un peu de lumière, en éliminant ce qui n'est pas nécessaire à la solution de la question que nous avons à résoudre, et de laquelle nous nous rapprochons plus qu'il ne paraît. Nous avons vu surgir, entre autres notions bizarres, celle des cinq *éléments subtils*. De quoi s'agit-il ici? quels sont ces êtres de raison qui n'ont d'existence qu'autant qu'ils s'incorporent aux objets dont ils déterminent les qualités, et qui cependant préexistent à la matière? Il serait difficile de répondre à ces questions, sans doute parce que, dans l'Inde, elles se rattachent à quelqu'une de ces nébulosités philosophiques qui encombrent tant de systèmes anciens et nouveaux. Disons pourtant qu'une idée aphoristique, s'approchant de celle comprise dans ces mots : *la fonction crée l'organe, et conséquemment lui préexiste*, nous a paru dominer dans l'école *Sânkhya* et dans les théories physiologiques de l'*Ayurvéda*, et que ce pourrait bien être d'un cas particulier de ce principe général qu'il fût ici question. Mais, que le lecteur ne prenne pas pour une chose prouvée une hypothèse dont le désir de laisser le moins d'obscurité possible dans notre œuvre nous a peut-être exagéré les probabilités.

Le *lingam* dont parle Suçruta, être neutre et indifférent qui traverse les existences sans jouir de ce qui s'y passe, est une sorte d'*homunculus* formé par la concentration quintessencielle de l'intelligence, du moi, des sens, du manas. Il accompagne l'âme « comme l'ombre suit le poteau », et, important surtout dans l'acte de la transmigration, semble destiné à conserver à l'homme un reste de personnalité dans le passage d'une vie à une autre. Nous n'en dirons pas plus sur le *lingam*, car, ici encore, nous craignons d'en avoir dit plus long que nous n'en connaissons réellement.

Il nous reste, indépendamment des organes matériels,

près lesquels on reconnaît que la viciation porte sur telle humeur en particulier ou sur l'ensemble.

Voilà, en résumé, la doctrine de l'*Ayurvéda*. Moins fantastique, à notre avis, malgré toutes ses bizarreries, que les théories du moyen âge, elle eut le grand avantage, à une époque où la spéculation pure ne pouvait guère prendre, pour point de départ, des connaissances solidement établies, de ramener constamment le médecin à l'étude des faits. C'est ce qui explique, sans doute, comment nous trouvons, chez les Indous, les traces de découvertes cliniques ou thérapeutiques importantes, comme l'usage du fer dans la chlorose, la connaissance du diabète sucré, soit essentiel, soit symptomatique de certaines maladies, etc., que nous étudierons dans un autre travail (G).

Bibliographie :

Suçruta, *Ayurvéda*, passim ; — voy. surtout *Çarirasthâna*, ch. 1; texte, t. I, p. 310, trad. Hessler; t. II, p. 3.

Barthélemy Saint-Hilaire, Premier mémoire sur le *Sânkhya* (*Mém. de l'Acad. des sc. mor. et polit.*, t. VIII).

Colebrooke, *Essai sur la philosophie des Hindous* (*Transactions of the Soc. As.*, t. I).

Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques. Sur la philosophie des Hindous*, t. II, p. 331.

NOTES

A

1° Contrairement à leurs voisins les Chinois, avec lesquels ils ont eu, dès longtemps, des relations, les Indous ne possèdent aucun système chronologique auquel on puisse ajouter foi. Ou bien ils négligent de s'occuper des dates, ou bien ils créent une chronologie de pure fantaisie, dans laquelle on ne peut rencontrer autre chose que le désir incessant de se reporter à des âges extraordinairement reculés. De cette absence complète de données historiques résulte la nécessité de créer, à l'aide d'études comparatives, difficiles et hasardeuses, une sorte de chronologie relative qui est loin d'être toujours suffisamment satisfaisante.

L'histoire littéraire n'a pas échappé aux inconvénients que nous venons de signaler; elle offre, pour le classement des œuvres qui nous sont parvenues, des difficultés très-grandes, et ce n'est qu'en étudiant patiemment les textes, la langue, les citations réciproques des auteurs, etc , qu'on arrive à asseoir plus ou moins solidement des hypothèses. Le même ouvrage se trouve inévitablement être l'objet d'appréciations fort diverses, selon le point de vue auquel on se place, ou la nature des renseignements dont on s'est entouré. Cela est arrivé notamment pour l'*Ayurvéda* de Suçruta; mais comme la question est fort complexe; comme notre opinion, qui est celle d'indianistes très-distingués, est en opposition formelle avec celle du docteur Hessler, traducteur de Suçruta ; comme enfin nous croyons pouvoir apporter dans le débat des éléments nouveaux, nous avons renvoyé toutes les pièces du procès, qui ne pouvaient trouver place dans ce travail, à notre prochaine publication sur la BIBLIOGRAPHIE INDO-MÉDICALE.

2° Cette étude comparative dans laquelle nous venons de résumer les données récentes sur le mythe des Centaures personnifiés dans Chiron-Dhanvantari est conçue, autant qu'il nous a été possible de le faire, dans l'esprit de la mythologie comparée moderne. Si le lecteur est peu au courant de ces idées nouvelles, les seules vraies, sans nul doute, qu'il nous

permette de le renvoyer à deux publications précieuses relatives au même sujet, et dont voici les titres :

ESSAI DE MYTHOLOGIE COMPARÉE, par Max. Müller, trad. franç., par M. E. Renan. Paris, Durand, 1860.

HERCULE ET CACCUS, ÉTUDE DE MYTHOLOGIE COMPARÉE, par Michel Bréal. Paris, Durand, 1863.

B.

Indra, dont il vient d'être parlé quelques lignes plus haut, fut pendant une partie de la période védique, et peut-être plus longtemps, dans certaines parties de l'Inde, honoré comme le dieu suprême; un moment même il domina au-dessus des personnages de la fameuse trinité : Brahma, Vishnou et Çiva; comme le prouve un passage du *Râmâyana*, où Vishnou est appelé *Oupendra*, pour *oupa-Indra*, *ὑπὸ-Indra*, *sous-Indra*. Plus tard, quand la triade régna sur l'olympe indien, Indra prit un rang plus secondaire, et devint d'abord le dieu de l'éther, puis le régent d'un des points cardinaux. Comme le Jupiter grec, il est armé de la Foudre; comme lui aussi, il s'est trouvé souvent compromis dans des aventures galantes.

C.

1° Un autre hymne du *Rigvéda* (trad. Langlois, t. IV, p. 156) semble se rapporter à la cérémonie de l'incinération. Il n'en faut pas conclure pour cela que les Indous, dès l'origine, avaient la coutume de brûler leurs morts. En effet, puisque dans les temps modernes, nous les trouvons pratiquant l'incinération, et que l'hymne cité (p. 17) se rapporte incontestablement à une cérémonie d'inhumation, il est naturel d'admettre : 1° que les Indous enterraient d'abord les morts; 2° qu'ils prirent ensuite l'habitude de les brûler, comme l'établit l'hymne qui a motivé cette note; 3° enfin que la coutume de l'incinération persista jusqu'aux temps modernes.

2° Quant au martyre de la veuve sur le bûcher de son époux, ce n'a jamais été dans l'Inde le résultat d'une contrainte légale. L'espoir d'une renaissance fortunée, basé sur des préjugés religieux, décidait bien plutôt les malheureuses femmes à quitter volontairement la vie d'une façon aussi cruelle.

D.

L'ensemble de ce travail n'est lui-même qu'une sorte d'introduction générale à l'histoire de la médecine chez les Indous. Il sera suivi d'une étude détaillée sur leurs connaissances dans toutes les branches de l'art de guérir. Nons avons eu simplement pour but, cette fois, de faire connaitre la physionomie du médecin indou, le rang qu'il occupait dans la société, etc., et de donner nne idée superficielle de l'ensemble des connaissances qu'il pouvait acquérir, ainsi que de la manière dont il savait les appliquer.

E.

Il ne faut pas conclure de ce qu'on vient de lire que toute vie intellectuelle soit éteinte dans l'Inde; heureusement il n'en est pas ainsi. Bénarès, par exemple, où jadis les Grecs venaient chercher peut-être les connaissances qui furent la base de la sagesse et de la science athénienne, est encore aujourd'hui un centre de lumières très fréquenté. Mais il n'y a pas de collége public; « c'est dans les rues, dans les carrefours, dans » les places publiques que les brames lettrés enseignent, sous les arbres, » sous un ciel pur et constant, les éléments de la science et de la phi- » losophie. » (Colin de Bar, *Histoire de l'Inde*, t. II, p. 182.)

F.

Il existe une autre division de l'*Ayurvéda*, en huit parties qui sont indiquées dans le chapitre premier de l'*Ayurvéda* de Suçruta, mais que l'auteur n'a pas suivie. Cependant, dans l'*Uttaratantra*, portion supplémentaire de l'*Ayurvéda*, l'auteur, qui n'est probablement pas celui du reste de l'ouvrage, semble avoir écrit avec la préoccupation de compléter l'*Ayurvéda* selon cette classification. Nous l'avons trouvée aussi reproduite par des ouvrages non exclusivement médicaux, c'est-à-dire où il n'était qu'accidentellement question de cette science.

G.

Il nous eût été très-facile de faire de nombreux rapprochements entre les doctrines que nous venons d'esquisser, et l'humorisme ou plus généralement le dogmatisme grec, ainsi qu'avec certaines autres données philosophiques : l'âme ignée d'Hippocrate, les âmes matérielles de Platon, l'énormon, le pneuma, etc., etc. Mais nous regardons la question comme trop grave pour pouvoir être traitée incidemment, et nous avons évité d'obscurcir encore davantage notre sujet en y introduisant des éléments étrangers, qui, trop brièvement expliqués, eussent eu pour moindre inconvénient d'être frappés de stérilité.

Erratum. — Pages 30-32, au lieu de : *shastras*, lisez : *çastras*, pour rester fidèle au système de transcription adopté par nous.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

DARWIN (Ch.). — **De l'origine des espèces,** ou des lois du progrès chez les êtres organisés. Traduit en français par mademoiselle Clémence-Aug. Royer. 1 vol. in-18 .... 5 fr.

DELIOUX DE SAVIGNAC. — **Principes de la doctrine et de la méthode en médecine.** Introduction à l'étude de la pathologie et de la thérapeutique. 1 vol. in-8 .... 10 fr.

— **Traité de la dysenterie.** 1 vol. in-8.................... 6 fr.

GOLDING BIRD. — **De l'urine et des dépôts urinaires,** considérés sous le rapport de l'analyse chimique, de la physiologie, de la pathologie et des indications thérapeutiques. Traduit et annoté par le docteur O'Rorke. 1 vol in-8, avec figures dans le texte.. ..... 8 fr.

MOREL (A.). **Traité des maladies mentales.** 1 vol. grand in-8 compacte .... 13 fr.

SAUCEROTTE. — **L'histoire et la philosophie** dans leurs rapports avec la médecine. 1 vol. in-18 .... 4 fr. 50

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

